

L'image du Japon dans la littérature symboliste russe

VLADIMIR MOLODIAKOV

Anna Akhmatova évoquait le symbolisme comme un événement du XIX^e siècle. On peut être ou ne pas être d'accord avec ce jugement émis de la part d'une représentante de la génération « qui a dépassé le symbolisme » (selon l'expression de Viktor Jirmounski¹). Mais dans le cadre d'une étude de l'image du Japon dans la culture russe, nous ne pouvons ignorer ce courant, chez les représentants duquel le thème japonais occupe une place importante.

Vladimir Soloviev

Notre examen de l'image du Japon chez les symbolistes russes commencera avec Vladimir Soloviev. On sait que non seulement Soloviev ne se considérait pas comme un symboliste, mais qu'en outre il était assez critique envers les théories et la pratique artistique des symbolistes. Néanmoins, il a exercé sur nombre d'entre eux une influence indubitable, parfois même déterminante. L'analyse de l'image du Japon chez Soloviev, Brioussov et Biély permet non seulement de retracer son histoire et son évolution, mais aussi de repérer les liens réciproques, « attractifs » et « répul-

1. V. M. Žirmunskij, *Poëtika russkoj poëzii* [La poétique de la poésie russe], SPb., Azbuka-klassika, 1977, p. 364-404.

sifs », qui se sont établis entre ces trois éminents acteurs de la culture russe et les générations qu'ils incarnent.

Chez Soloviev, la perception du Japon doit être replacée dans le cadre plus général de sa vision des relations entre l'Orient et l'Occident, thème depuis longtemps central dans la réflexion des penseurs russes. Pour Soloviev, comme pour la majorité de ses prédécesseurs, la Russie ne s'est jamais définitivement fondue ni dans l'Orient, ni dans l'Occident, qu'elle a d'ailleurs depuis toujours mythifiés. Comme le note Andreï Biély, « le combat entre l'Ouest et l'Est, c'est le combat de la chimère contre le dragon : tous deux sont des *mythes* [souligné par nous, *V. M.*] qui n'ont pas encore pris corps et aspirent à s'incarner enfin² ». Dans la culture russe, dans la pensée politique et philosophique, dans la conscience de la société éduquée s'est développée progressivement l'idée d'une voie propre à la Russie, de la prédestination historique de ce pays et de son rôle particuliers dans le développement et dans la politique mondiaux. Pour la Russie, connaître l'Orient et l'Occident, cela signifiait se connaître soi-même, car c'est justement par rapport à ces repères qu'elle déterminait sa place dans le monde. « La conscience nationale russe est née lorsque a été posée la question des relations entre l'Orient et l'Occident³ ». Dans l'article « Le Monde de l'Orient et de l'Occident », Soloviev a formulé sa vision du problème sur le mode aphoristique :

L'empire de l'aigle bicéphale est le monde de l'Orient et de l'Occident, la résolution de la querelle millénaire entre ces grandes puissances historiques...⁴

Pour la pensée russe, l'Occident constituait une entité monolithique et cohérente, indépendante de la relation que l'on pouvait avoir à lui. Il pouvait apparaître comme le monde du christianisme véritable, du progrès et de la vertu, ou bien comme le carrefour du mal, de l'incroyance et du vice. L'Orient, quant à lui, a rassemblé depuis le début tout un spectre de notions hétérogènes et, dès les prémices du développement de la pensée russe, il n'a pas constitué une entité homogène. Il réunissait le Proche-Orient, patrie du

2. Andrej Belyj, « Vostok i zapad » [L'Orient et l'Occident], *Èpoxa* (M.), 1, 1918, p. 168.

3. N. A. Berdjajev, « Problema Vostoka i Zapada v religioznom soznanii Vl. Solov'eva » [Le Problème de l'Orient et de l'Occident dans la culture religieuse de Vladimir Soloviev], *O Vladimire Solov'eva* [Sur Vladimir Soloviev], premier recueil, M., 1911, p. 108.

4. V. S. Solov'ev, *Sočinenija* [Œuvres], t. 2, M., 1989, p. 602.

christianisme, le monde musulman (le pire ennemi des chrétiens durant de nombreux siècles), l'Égypte et l'Inde, incarnations d'une sagesse ancienne, antérieure au christianisme, l'Empire du Milieu à la civilisation multimillénaire, les Mongols, qui s'étaient transformés en symbole abstrait, mais menaçant. C'est justement à l'époque de Soloviev et grâce à lui que le Japon a intégré ce groupe, entraînant par son apparition sur l'arène mondiale une modification radicale des représentations qu'avaient les Russes (et pas seulement eux) de l'Orient.

Dans les années 1870-1880, Soloviev écrivit souvent sur l'Orient, mais sans évoquer le Japon. L'année charnière fut 1890, avec la parution de deux œuvres très importantes pour notre thème : le poème « Ex Oriente lux » et les articles « La Chine et l'Europe » et « Le Japon. Repères historiques ». Le poème place directement la Russie devant un dilemme historique :

О Русь! В предвиденье высоком
Ты мыслью гордой занята;
Каким же хочешь быть Востоком:
Востоком Ксеркса иль Христа?

Ô Russie ! Dans un pressentiment sublime,
Tu es animée par une orgueilleuse pensée ;
Quel Orient veux-tu donc être :
L'Orient de Xerxès ou celui du Christ ?⁵

Soloviev refuse l'antithèse habituelle entre Orient et Occident et la remplace par la dichotomie entre « l'Orient du Christ » et « l'Orient de Xerxès » qui reflète une opposition fondamentalement nouvelle entre « progrès » et « ordre »⁶. Notons qu'il regarde également l'Occident non du point de vue géographique ou politique, mais du point de vue religieux : c'est le monde du christianisme, lié par des liens indéfectibles à l'Orient du Christ. En opposant le Christ à Xerxès, il oppose en réalité le christianisme à l'islam, et

5. V. S. Solov'ev, *Stixotvorenija i ŕutočnye p'esy* [Poèmes et farces], L., 1974, p. 81.

6. Question déjà examinée de façon détaillée dans mes articles : «Konceptija "dvux vostokov" i russkaja literatura Serebrjanogo veka» [La conception des « deux Orients » et la littérature du Siècle d'argent], *Izvetija Akademii Nauk SSSR. Otdelenie literatury i jazyka*, t. 49, 6, 1990 ; «Vostok Ksersa (Japonija v filosofii istorii Vladimira Solov'eva i Andreja Belogo)» [L'Orient de Xerxès (Le Japon dans la philosophie de l'histoire de Vladimir Soloviev et d'Andreï Bičly)], *Problemy dal'nego vostoka*, 1, 1991.

encore davantage au bouddhisme, dans lequel il voyait la plus haute incarnation du principe contemplatif propre à l'Orient.

Cette idée fut formulée une première fois dans l'article « La Chine et l'Europe » (« Kitaj i Evropa »). Pour Soloviev, le « progrès » est lié au christianisme, doctrine dynamique, philosophie professant un amour actif. L'« ordre », quant à lui, incarne d'un côté la rigidité, la référence au passé, la médiocrité satisfaite et, de l'autre, l'indifférence, la passivité et le refus de l'action. Pour Soloviev, c'est l'État chinois qui symbolise le premier principe, tandis que le second est symbolisé par le bouddhisme. Tous les deux sont considérablement mythifiés. Selon Soloviev, le danger principal du « principe chinois » est une tendance à imposer au monde ses valeurs spirituelles et morales. Un peu plus tard, dans un article au titre évocateur, « L'ennemi venu d'Orient » (« Vrag s Vostoka », 1891), consacré à un thème apparemment éloigné tant de la politique que de la philosophie, Soloviev écrit à nouveau :

Il est permis de penser que la lointaine Asie, qui a tant de fois envoyé les bataillons destructeurs de ses nomades sur le monde chrétien, se prépare à l'attaquer une fois de plus d'un côté totalement différent : elle s'appête à nous vaincre par ses forces culturelles et morales, qui se concentrent dans l'État chinois et la religion bouddhiste⁷.

Soloviev considérait la Chine comme une menace militaire sérieuse pour le « monde civilisé », mais la Guerre sino-japonaise de 1894-1895 (qui produisit sur le philosophe une impression profonde et très pénible) démontra le caractère erroné de ses prévisions et modifia radicalement sa perception du Japon.

Le simple fait que Soloviev ait consacré un article spécifique au Japon en 1890 mérite une attention particulière. Cette compilation soignée, écrite, visiblement, sur commande et à des fins alimentaires, révèle chez son auteur une connaissance solide et tout à fait professionnelle pour l'époque d'un sujet qui ne faisait, semble-t-il, nullement partie de ses intérêts scientifiques. En outre, Soloviev, même en situation de besoin urgent, n'écrivait jamais sur des thèmes qui lui étaient indifférents ou étrangers.

La signification particulière qu'il accordait à ce sujet est confirmée par la présence dans cet article de toute une série de thèses auxquelles il attachait une importance fondamentale, bien que la majeure partie d'entre elles n'aient pas soutenu l'épreuve du temps. Ainsi, par exemple, le philosophe rangeait hardiment le Japon par-

7. V. S. Solov'ev, *Sočinenija* [Œuvres], t. 2, M., 1988, p. 480.

mi les forces de progrès et se hâtait de le compter parmi les alliés des forces du Bien dans la collision future entre le Christ et Xerxès, opposant le « caractère mobile, graduel de l'histoire japonaise⁸ » à la Chine conservatrice et statique. Soloviev s'arrête également sur le rôle du bouddhisme, qu'il considère comme l'un des principes spirituels fondamentaux de la vie des Japonais, tout en le critiquant vivement dans le cadre même de ce travail :

Le bouddhisme n'a pas donné de contenu spirituel et de but positifs à la vie du peuple, et il ne pouvait en donner du fait de son essence négative. Le Japon avait besoin d'une religion qui, en élevant l'esprit du peuple au-dessus du torrent obscur de la vie matérielle, ne l'aurait pas laissé flottant dans le vide de l'abstraction, mais l'aurait placé sur la voie sûre du progrès historique, lui aurait indiqué un but universel à atteindre et l'aurait muni d'un véritable principe directeur pour lui permettre d'atteindre ce but. Le Japon avait besoin du christianisme⁹.

Cependant, convaincu de la sincérité avec laquelle les Japonais renonçaient à leurs valeurs traditionnelles à l'époque Meiji, Soloviev fit des pronostics radieux au sujet de l'occidentalisation non seulement technique, mais aussi spirituelle des Japonais :

Les Japonais n'estiment pas énormément les particularités de leur culture, à en juger par la précipitation avec laquelle ils empruntent non seulement le côté technique de la civilisation européenne, mais aussi ses principes de vie¹⁰.

Il suffit de quelques années pour que l'auteur lui-même puisse se convaincre du caractère erroné de ces jugements.

Un coup de tonnerre retentit à l'automne 1894, avec le début de la Guerre sino-japonaise qui démontra non seulement la faiblesse réelle de la Chine (alors que la majorité des analystes politiques européens avaient prédit sa victoire), mais aussi la puissance et l'agressivité non moins réelles du Japon. Soloviev ressentit cette réalité dès le début, avant même le dénouement de la guerre. Mais en dépit des précisions optimistes du philosophe, le peuple japonais n'adhéra point au christianisme et ne devint pas « l'allié désiré des forces historiques dont la mission était d'œuvrer pour la vic-

8. V. S. Solov'ev, *Sobranie sočinenij* [Œuvres], t. VI, SPb., [1911-1912], p. 139.

9. *Ibid.*, p. 150.

10. *Ibid.*, p. 126.

toire du royaume de Dieu sur la terre »¹¹. Manifestant un vif intérêt pour l'évolution des actions militaires en Extrême-Orient, Soloviev demanda à ses amis de lui communiquer toutes les nouvelles en provenance de là-bas¹² et écrivit le célèbre poème « Panmongolisme » («Panmongolizm», 1^{er} octobre 1894) qui combinait l'intuition mystique et une juste analyse de la situation :

От вод малайских до Алтая
 Вожди с восточных островов
 У стен поникшего Китая
 Собрали тьмы своих полков.

Des eaux malaises à l'Altai
 Les chefs venus des îles orientales
 Rassemblèrent leurs troupes par nuées
 Près des murailles de la Chine ruinée¹³.

« Les chefs venus des îles orientales », ce sont, bien entendu, les Japonais (il suffit de regarder la carte !), pourtant, ce fait d'une importance fondamentale et d'une évidence parfaite n'avait été noté par aucun commentateur de l'héritage poétique du philosophe avant l'auteur de ces lignes, de sorte que le sens du poème s'en est trouvé considérablement appauvri et dénaturé. Désormais, dans l'esprit de Soloviev, le panmongolisme comme expression finale de l'idéologie antichrétienne est associé exclusivement au Japon, association qui prend sa pleine mesure dans sa « Courte Nouvelle sur l'Antéchrist » («Kratkaja povest' ob antixriste») incluse dans la dernière œuvre majeure du philosophe, *Trois Conversations sur la guerre, le progrès et la fin de l'histoire universelle* (*Tri razgovora o vojne, progressie i konce vsemirnoj istorii*, 1899-1900).

L'essentiel de la « Courte Nouvelle l'Antéchrist » traite des bouleversements historiques qui guettent l'humanité au XX^e siècle. Une nouvelle « invasion mongole » du monde chrétien par des forces venues d'Asie se conclut par la victoire rapide des « Mongols » et une domination d'un demi-siècle sur l'Europe et la Russie, suivies d'une chute tout aussi rapide. La venue de l'Antéchrist soumet le monde chrétien à la tentation et à la séduction, mais se conclut par l'union finale de tous ceux qui restent fidèles à l'enseignement du Christ, par la destruction de l'Antéchrist et l'union des Églises,

11. *Ibid.*, p. 157.

12. *Pis'ma Vladimira Sergeeviča Solov'eva* [Lettres de Vladimir Sergeïevitch Soloviev], t. 1, SPb., 1908, p. 127.

13. V. S. Solov'ev, *Stixotvorenija i šutočnye p'esy*, *op. cit.*, p. 104.

réalisation du vœu secret de Soloviev. Dans l'ensemble, le final de la « Courte Nouvelle » est optimiste, contrairement à celui du « Panmongolisme » :

О Русь! забудь былую славу:
Орел двуглавый сокрушен,
И желтым детям на забаву
Даны клочки твоих знамен...
И третий Рим лежит во прахе,
А уж четвертому не быть.

Ô Russie ! Oublie ta gloire passée :
L'aigle à deux têtes est brisé
Et dans les mains des enfants jaunes,
Les étendards en lambeaux servent de jouets.
Et la troisième Rome est en cendre
Mais de quatrième il n'y en aura point¹⁴.

Cet optimisme est corrigé par le tout dernier article du penseur, dont le titre « À propos des derniers événements » («По поводу poslednix sobytij»), 1^{er} juillet 1900, soit un mois avant sa mort) résonne d'une sombre ironie. Mais nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

Tous ceux qui ont écrit sur la « Courte Nouvelle » ont accordé une attention particulière à l'histoire de la venue, de l'ascension et de la chute de l'Antéchrist. Toutefois, à notre sens, seul le premier sujet, l'invasion « mongole », possède une importance fondamentale. Le terme *mongol* est utilisé ici, bien sûr, au sens figuré, ce qui est explicité par l'auteur dès le début :

Le vingtième siècle après Jésus-Christ fut l'époque des dernières grandes guerres, conflits civils et coups d'État. La plus grande des guerres extérieures a eu pour cause éloignée l'apparition dès la fin du XIX^e siècle au Japon [souligné par moi, V. M.] d'un mouvement intellectuel panmongoliste¹⁵.

Le récit par Soloviev des conquêtes japonaises laisse prévoir de façon précise et détaillée non seulement la géographie, mais aussi l'idéologie et les méthodes qui seront mises en œuvre lors de l'occupation de la Corée, de la guerre en Chine, puis dans l'océan Pacifique.

14. *Ibid.*, p. 104-105.

15. V. S. Solov'ev, *Sočinenija* [Œuvres], t. 2, M., 1989, p. 736. C'est dans cette édition que sont citées les *Trois Conversations* tout au long de cet article.

Les Japonais pasticheurs, qui ont emprunté avec une rapidité et un succès étonnants les formes matérielles de la culture européenne, ont également assimilé certaines idées européennes de niveau inférieur. Ayant appris grâce aux journaux et aux manuels d'histoire l'existence en Occident du panhellénisme, du pangermanisme, du panslavisme, du panislamisme, ils ont proclamé la grande idée du panmongolisme, c'est-à-dire de la réunion de tous les peuples d'Asie orientale sous leur égide dans l'optique d'une lutte décisive contre les étrangers, c'est-à-dire les Européens. (t. 2, p. 736).

À ce propos, un commentaire est indispensable. Soloviev prédit (d'une façon assez précise dans le fond, bien que très outrée dans la forme) la théorie de la « sphère d'épanouissement de la grande Asie orientale », le projet géostratégique et idéologique fondamental de l'impérialisme nippon de la fin des années 1930 et du début des années 1940, élaboré dans l'entourage du prince Konoë Fuminaro (Premier ministre du Japon en 1937-1939 et 1940-1941)¹⁶. Le texte suivant de Soloviev concrétise encore davantage cette thèse et recèle des coïncidences avec les événements qui se produiront des années et des décennies après sa mort :

Profitant du fait que l'Europe au début du XX^e siècle était occupée dans le dernier grand combat décisif contre le monde musulman, ils [les Japonais, V. M.] sont passés à la réalisation de leur grand projet, en occupant tout d'abord la Corée, puis Pékin où, avec l'aide du parti chinois progressiste, ils ont renversé la vieille dynastie mandchoue et placé sur le trône une dynastie japonaise (t. 2, p. 736).

Interrompons cette citation car un nouveau commentaire est indispensable. Premièrement, ici sont prédits l'« éveil » de l'Asie musulmane et la réaction des puissances européennes qu'elle a entraînée (les révolutions « jeune-turque » et « jeune-perse » et la première guerre des Balkans), alors que rien ne permettait à l'époque de telles prévisions. Dans son poème « L'Éveil de l'Orient » (« Prosnuvšijsja Vostok », 1911), Valeri Brioussov relie justement l'« éveil de l'Asie » aux succès du Japon dans la guerre contre la Russie : « N'est-ce pas le grondement du sombre Tsushi-

16. Pour plus de précisions, voir V. È. Molodjakov, « Geostrategija "melanxoličeskogo princa" (proekty i sveršenija Fuminaro Konoë) » [La géostratégie du "prince mélancolique" (les projets et réalisations de Konoë Fuminaro)], *Jaŋonija, 1904-1905, Ežegodnik*, M., 1995.

ma qui a réveillé le rêve ancien ?¹⁷ ». Deuxièmement, Soloviev est convaincu de la chute future de la dynastie mandchoue, qui eut lieu lors de la révolution de Shanghai en 1911, au cours de laquelle l'un de ses leaders, Sun Yat-sen, profita de l'aide non officielle, mais efficace, de cercles japonais influents. Les Japonais n'essayèrent jamais d'installer en Chine leur propre dynastie (c'était notoirement irréaliste !), mais les nombreuses tentatives pour établir dans ce pays un pouvoir central contrôlé par le Japon se soldèrent par la formation du gouvernement de Wang Jingwei¹⁸ en 1940, une des étapes de la réalisation des projets géostratégiques de Konoe.

La domination des Japonais, tout en supprimant les formes extérieures de l'organisation étatique chinoise (lesquelles avaient d'ailleurs démontré leur inefficacité) ne touchait pas les principes internes de la vie nationale, alors que l'emprise des puissances européennes mettait en péril les fondements spirituels les plus profonds de la Chine (t. 2, p. 736-737).

Les Japonais ne se contentent pas de conquérir la Chine, mais une fois cette conquête accomplie, ils s'associent aux Chinois dans une haine commune envers les Européens, le « monde civilisé ». Soloviev expose leur position dans les termes suivants :

Si vous [les Chinois, *V. M.*] vous unissez à nous [les Japonais, *V. M.*] et reconnaissez notre direction pratique, alors non seulement nous serons en mesure de chasser bientôt de notre Asie tous les diables blancs, mais nous pourrons aussi conquérir leurs propres pays et fonderons sur l'univers entier le véritable Empire du Milieu (t. 2, p. 737).

Si cette prophétie ne s'est pas réalisée, ce n'est pas en raison de son caractère « irréalizable » ; c'est ainsi que les partisans de Konoe se représentaient l'avenir, mais la mise en œuvre de leurs plans ultérieurs fut brisée net par la politique agressive des militaires japonais. Pour cette raison, on ne vit jamais la création, prédite par Soloviev, d'une armée commune qui aurait réuni les connaissances

17. «“I grozno oziraet šir”. Geopolitičeskie motivy v poëzii Valerija Brjusova» [Les motifs géopolitiques dans la poésie de Valéri Briousov], publication de V. È. Molodjakov, *Naš sovremennik*, 3, 1993, p. 120.

18. Wang Jingwei (*Wāng Jīngwèi*) (4 mai 1883 - 10 nov. 1944) : homme politique chinois. Proche collaborateur de Sun Yat-sen, il fut membre de l'aile gauche du Guomindang (KMT) et l'un des principaux rivaux de Tchang Kaï-chek. Évincé par ce dernier, il forma plus tard à Nankin un gouvernement de collaboration avec l'Empire du Japon (*N.d.T.*).

des Japonais sur les dernières acquisitions de la science et de l'art militaires européens, « leur énergie, leur mobilité et leur sens de l'initiative » (t. 2, p. 737) et la ruse des Chinois ainsi que, bien entendu, leurs ressources humaines et matérielles colossales. C'est sur ce rapport de forces qu'était fondé son scénario d'une campagne d'annexion de la Russie par le *Bogdykhan*, au cours de laquelle « en l'absence de plan de guerre préalable et suite à l'énorme avantage numérique de l'ennemi, les qualités militaires des armées russes leur permettent seulement de mourir avec dignité » (t. 2, p. 738).

Après la défaite de la Russie, l'Europe se retrouve face à face avec ces nouveaux Mongols. Et ici Soloviev évoque avec beaucoup de lucidité l'absence d'unité de l'Europe, même devant cette menace commune si immédiate. L'armée allemande repousse avec succès la pression des troupes du *Bogdykhan*, mais « au même moment, en France, le parti des revanchards prend le dessus et bientôt l'arrière des armées allemandes est harcelé par un million de baïonnettes ennemies » (t. 2, p. 738). Après la chute de l'Allemagne, les Français fraternisent avec ces nouveaux conquérants, mais eux aussi sont bientôt éliminés. Ici s'expriment les idées paneuropéennes de Soloviev, qui voyait en elles un moyen de surmonter les contradictions entre les nations et les États. Quinze ans plus tard, ce sera Brioussov qui répètera ces mêmes idées sur l'urgence d'une union de l'Europe face à la menace commune extérieure ; par une ironie du sort, ce fut juste avant le début de la Première Guerre mondiale qui commença précisément comme une guerre européenne. Mais Soloviev n'en croyait pas moins à la sagesse et la puissance de l'Europe, qui n'avait supporté le joug mongol qu'un demi-siècle en tout. « La conjuration colossale du milieu du siècle a brisé la domination sino-japonaise » (ce qui, notons-le, coïncide chronologiquement avec la défaite du Japon en 1945). Mais c'est tout pour le sujet qui nous intéresse.

Le livre de Soloviev suscita dans la société russe une perplexité visible qui se manifesta, par exemple, dans les réactions à la lecture publique de la « Courte Nouvelle sur l'Antéchrist ». Voici ce qu'écrivit son neveu, S. M. Soloviev :

Mais on peut imaginer l'audace et la folie que cette conférence a représentées pour le public de 1900. Certes, une partie du public a applaudi Soloviev, mais Rozanov est tombé démonstrativement de

sa chaise¹⁹, les journaux en ont fait des gorges chaudes, quant aux étudiants de l'université, ils ont envoyé à Soloviev une missive dont le sens se résumait à ceci : « Êtes-vous devenu fou ? ». Soloviev leur a répondu très sévèrement²⁰.

C'est seulement quatre ans plus tard que l'on se souvint de ses prophéties, lorsque se déclencha la Guerre russo-japonaise qui apparut comme une confirmation brillante et littérale de toutes ses prévisions. Dès le premier semestre 1904, un correspondant populaire des éditions Brockhaus-Efron évoquait le rôle de bouclier de la Russie contre les nouveaux Mongols japonais et rappelait les propos du grand prophète :

À présent, cette idée du panmongolisme commence à passer de la sphère de la rêverie à celle de la politique pratique. Le danger prévu par V. S. Soloviev devient de plus en plus proche et menaçant. Le Japon va hardiment de l'avant et endosse résolument la mission de la renaissance et de l'union des peuples d'Asie dans l'optique d'une future « lutte mondiale ». Tant que le Japon agit seul, il apparaît seulement comme une nation ambitieuse aux intentions belliqueuses... mais, uni à la Chine, il peut être à l'origine d'un énorme mouvement racial qui prendrait la forme d'un véritable « péril jaune »²¹.

Dans le nombre relativement restreint des lecteurs avisés ayant compris l'importance de la « Courte Nouvelle » figurait Valéri Brioussov. Ce dernier réagit à la lecture de Soloviev en composant à chaud le poème « Le Combat des peuples » («Bran' narodov», 1899), intégré dans la section du recueil *Tertia vigilia* portant le titre emblématique de « Visions » («Prozrenija»).

Soloviev comprenait que ses supputations pouvaient paraître invraisemblables, c'est pourquoi, dans la préface de son livre, il estima nécessaire d'exprimer une réserve au sujet de ses prophéties sur l'invasion mongole :

De façon générale, cette histoire est une série de réflexions, fondées sur des données factuelles et qui relèvent du probable. Personnellement, je considère que ce probable est très proche de la

19. Par la suite, V. V. Rozanov a prétendu que cette chute était totalement fortuite et dénuée de toute préméditation ou intention particulière, mais on ne l'a guère cru.

20. S. M. Solov'ev, *Žizn' i tvorčeskaja evoljucija Vladimira Solov'eva* [La Vie et l'évolution créatrice de Vladimir Soloviev], Bruxelles, 1977, p. 395.

21. *Japonija i eë obitateli* [Le Japon et ses habitants], SPb., 1904, p. 361.

certitude, et je ne suis pas le seul à le penser, d'autres personnes plus autorisées que moi partagent cet avis [...] pour donner plus de cohérence à mon exposé, j'ai dû illustrer ces réflexions sur la menace mongole à venir par des détails divers, que je ne cherche pas à justifier à tout prix et dont j'ai essayé de ne pas abuser (t. 2, p. 642).

Mais notons que cette préface fut composée spécialement pour l'édition en librairie, après la première publication en revue des *Trois conversations*, la lecture publique de la « Courte Nouvelle l'Antéchrist » et la controverse qu'elle avait suscitée.

Cependant, les derniers mois de la vie de Soloviev furent obscurcis par le pressentiment que ses prophéties allaient se réaliser dans un avenir très proche : en 1899 commence en Chine la révolte I-Ho-K'uan (révolte des Boxers ou des « grands poings » comme on les appelait alors en Russie²²) qui présente une orientation violemment anti-européenne. Cette révolte apparaissait à Soloviev comme le début des grandes tempêtes qu'il avait prévues pour le siècle à venir. C'est pourquoi il était tourmenté par le manque d'attention que les hommes politiques et diplomates russes portaient à ses prédictions. Dans l'article « Au sujet des derniers événements », l'optimisme des *Trois conversations* se mue en un pessimisme presque total. Soloviev salue l'initiative de l'empereur d'Allemagne Guillaume II d'envoyer des troupes en Chine, au nom du « monde civilisé », pour écraser la révolte. Dans son poème « Le Dragon » (« Dragon », 24 juin 1900), il le compare à Siegfried et le surnomme l'« héritier des Porte-Glaive », celui qui, « devant la gueule ouverte du dragon, avait compris que la croix et le glaive n'étaient qu'une seule et même arme²³ ». Au cours de son agonie, il examine les « affaires chinoises » en compagnie de S. N. Troubetzkoy, qui évoquera cette conversation quinze jours plus tard dans son hommage funèbre (publié dans le même numéro du mois d'août du *Messenger de l'Europe* que le dernier article de Soloviev) :

Nous avons discuté de la médiocrité de la diplomatie européenne, qui n'a pas su identifier la menace en marche, de ses calculs mesquins et cupides, de son incapacité à prendre la mesure du grand problème qui se présentait à elle... Puis, la conversation revint vers la Russie, et Vladimir Sergueïevitch répéta l'idée, déjà expri-

22. I-Ho-K'uan : Secte chinoise dont le nom signifie « poings de justice et de concorde » qui provoqua à partir de 1898 une révolte contre l'influence occidentale (N.d.T.).

23. V. S. Solov'ev, *Stixotvorenija i šutočnye p'esy*, op. cit., p. 137.

mée dix ans auparavant dans son article « La Chine et l'Europe », que l'on ne pouvait combattre la Chine sans avoir au préalable surmonté notre propre « chinoiserie » intérieure... Vladimir Sergueïevitch a évoqué aussi les difficultés en politique étrangère, le danger émanant de l'islamisme, le conflit possible avec l'Occident²⁴.

La révolte des Boxers en Chine, qui avait placé l'Europe (et, dans le cas présent, la Russie en tant que partie intégrante de cette dernière) face aux forces armées de l'Orient de Xerxès, constitua un des moments les plus importants dans l'évolution de la pensée russe du début du siècle. Ce n'est point un hasard si, par la suite, dans son roman *Pétersbourg*, Andreï Biély caractérisa ainsi la période qui précéda la première révolution russe : « La Chine s'ébranla et ce fut la chute de Port-Arthur »²⁵.

Valéri Briousov

L'influence de Soloviev sur le symbolisme russe est évidente et n'a pas besoin d'être démontrée. Pour étudier l'image du Japon chez les symbolistes, c'est vers les œuvres de Valéri Briousov et d'Andreï Biély qu'il faut se tourner en priorité : tous deux ont subi (certes à des degrés divers) une forte influence de Soloviev dont se ressent leur interprétation de l'image du Japon. Leur différence de vues et d'approches reflète une différence de générations littéraires, bien plus qu'une différence d'âge. On a l'habitude de détacher complètement les « vieux » symbolistes, ceux qui avaient été les jeunes contemporains de Soloviev, de l'enseignement de ce dernier et même de les opposer à lui. Cette opposition est en partie fondée (disons qu'on peut l'appliquer à D. S. Merejkovski et F. K. Solougoub), mais le schéma ne peut fonctionner dans le cas de Briousov. L'attitude de Soloviev envers le jeune chef de file des « décadents » moscovites, telle qu'elle s'est exprimée dans les recensions et parodies bien connues des recueils *Les Symbolistes russes*, était ouvertement ironique ; néanmoins, Briousov avait depuis sa prime jeunesse été très attentif à l'opinion de son critique et l'avait étudiée. En outre, ce n'était pas seulement Soloviev le poète qu'il avait étudié, mais aussi l'analyste et le penseur politique.

24. Cité d'après V. S. Solov'ev, « Nepodvizno liš' solnce ljubvi » [Seul le soleil de l'amour est immobile], *Stixovotorenija. Vospominanija sovremennikov* [Poèmes. Souvenirs des contemporains], M., 1990, p. 383-384.

25. Andrej Belyj, *Peterburg [Pétersbourg]*, M., 1979, p. 26. Cette édition reproduit la rédaction du roman dite « de Berlin » (1922).

La diversité des talents de Briousov demeure encore sous-estimée. Nous découvrons avec un temps de retard l'historien, auteur d'une conception originale de l'histoire et de la culture, le spécialiste de l'ésotérisme, ce qui réfute la légende de son matérialisme et de son athéisme, l'analyste politique dont les prévisions ne sont pas moins convaincantes que celles de Soloviev. Les vues politiques, historiosophiques et géopolitiques de Briousov se constituent à la fin des années 1890 lorsque, renonçant au radicalisme affecté de sa jeunesse et à l'indifférence non moins feinte envers les problèmes d'actualité, il se tourne sérieusement vers les problèmes en cours de la politique mondiale, qu'il envisage d'emblée à l'échelle universelle. Il avait été préparé à cela par les cours fondamentaux d'histoire et de philosophie qu'il avait suivis à l'université. L'autre raison réside dans son amour d'enfance pour la géographie, les cartes, les voyages imaginaires et les récits des exploits des navigateurs et voyageurs réels du passé. L'un des premiers poèmes de Briousov, composé à l'âge de huit ans, s'intitulait « L'Australie » (« Avstralija ») ; c'est à l'âge de vingt-et-un ans qu'il aborde pour la première fois le thème du Japon, dans un poème encore maladroit, publié à titre posthume et intitulé « Au Japon » (« V Japonii »)²⁶.

S. K. Koulios a analysé les aspects philosophiques et théoriques de l'influence de Soloviev sur le jeune Briousov et en a tiré la conclusion que, dans les années 1900-1901, Briousov est près de se considérer comme le disciple de Soloviev²⁷. Cela dit, le terme de « disciple » exige d'être précisé. Briousov n'éprouvait aucun intérêt pour le christianisme de Soloviev, avec ses sympathies catholiques et sa recherche obstinée d'une union des Églises, de même que pour sa sophiologie. Il était attiré par autre chose : par les jugements historiques et les prévisions politiques du philosophe que Briousov liait de façon indissociable au poète, dont il avait une très haute opinion.

C'est en 1899, à l'époque de la guerre des Boers, que Briousov formula pour la première fois avec précision son credo géopolitique. Dans une lettre à l'écrivain M. Krinitski (M. V. Samyguine), qui était un ami proche et un correspondant de confiance, il écrit :

26. Valerij Brjusov, *Neizdannye stixi* [Poèmes inédits], M., 1935, p. 301.

27. S. K. Kul'jus, *Rannij Brjusov o poëzii i filosofii V. Solov'eva* [Écrits du jeune Brjusov sur la poésie et la philosophie de V. Soloviev], *Blokovskij sbornik*, VI, Tartu, 1985.

La guerre de l'Angleterre contre les Boers constitue un événement d'une importance historique capitale et pour nous, les Russes, d'une signification majeure. Le problème est que nos hommes politiques attermoient, hésitent et oublient qu'il faudra tôt ou tard lui livrer une grande bataille en Orient, une bataille qui sera non seulement le heurt de deux États, mais aussi celui de deux principes fondamentaux qui s'affrontent déjà depuis de nombreux siècles. Je perçois déjà avec une clarté douloureuse les événements des siècles à venir²⁸.

Cette affirmation se retrouve presque mot pour mot dans une lettre à un autre ami proche, V. K. Stanioukovitch²⁹, ce qui témoigne bien sûr de leur importance exceptionnelle aux yeux de l'auteur. Ce fragment a été publié pour la première fois en 1933³⁰, mais n'a jusqu'à ce jour jamais été commenté sur le fond par aucun de ses éditeurs.

Toutefois, son sens est évident : Brioussov évoque la lutte séculaire de deux principes généraux contradictoires, de deux forces que l'on désigne dans le vocabulaire géopolitique contemporain sous le nom d'« atlantisme » et d'« eurasisme ». Le texte montre qu'il avait une conscience aiguë du conflit opposant l'Angleterre atlantiste et la Russie eurasiste ; la société russe, comme on sait, s'était presque tout entière rangée du côté des Boers et incitait le gouvernement à entreprendre des actions plus décisives contre l'Angleterre, ce à quoi ce dernier ne se risqua toutefois pas. Il est intéressant de noter que Soloviev, en porte-à-faux par rapport à l'opinion publique, avait manifesté une franche hostilité à l'encontre des Boers, notamment dans les *Trois conversations*, où il avait prêté au Politicien ses propres jugements :

Je regrette bien sûr de tout mon cœur que, pour pacifier ces barbares présomptueux, l'Angleterre se retrouve obligée d'avoir recours à ce moyen condamné par la raison historique qu'est la guerre. Mais si la sauvagerie de ces zoulous (je voulais dire : ces Boers...) rend cette guerre inévitable, j'aurai à cœur qu'elle se termine au plus vite par la pacification de ces Africains tapageurs, de

28. Valerij Brjusov, *Literaturnoe nasledstvo* [Héritage littéraire], [désormais LN.] T. 98, *Valerij Brjusov i ego korrespondenty* [Valéri Brioussov et ses correspondants], l. 1, M., 1991, p. 400.

29. LN. T. 85, M., 1976, p. 748.

30. I. M. Brjusova, « Materialy k biografii Valerija Brjusova » [Éléments pour une biographie de Valéri Brioussov] in Valerij Brjusov, *Izbrannye stixi* [Poèmes choisis], M. – L., 1933, p. 129-130.

sorte qu'il ne soit plus jamais question de leur indépendance » (t.2, p. 699-700).

Cependant, les pronostics du « politicien » Soloviev au sujet de la coopération anglo-russe en Extrême-Orient se révélèrent complètement faux :

Du fait de son emplacement géographique et d'autres conditions, la Russie peut faire ici davantage que toutes les autres nations, à l'exception, bien sûr, de l'Angleterre. Donc, de ce point de vue, la mission qui incombe à notre politique est de rechercher constamment des accords sincères avec les Anglais afin que notre coopération culturelle ne se transforme jamais en une hostilité insensée et en concurrence déloyale (t. 2, p. 692).

Soloviev a donc eu complètement tort, bien que sur son lit de mort il ait examiné avec S. N. Troubetzkoy la possibilité d'une alliance anglo-japonaise contre la Russie. C'est Brioussov qui a eu raison : quatre mois et demi plus tard, en Extrême-Orient, la Russie entra dans un conflit inévitable avec le Japon, qui était soutenu par l'Angleterre. Mais pour comprendre l'image du Japon chez Brioussov, il faut partir précisément de cette lettre.

La dynamique de la perception du Japon par Brioussov au cours de la Guerre russo-japonaise se reflète pleinement dans les poèmes de la section « Contemporanéité » [«Современность»] du recueil *Stephanos* (1905). Bien sûr, il est possible d'y voir une justification idéologique de l'expansion de la Russie dans le Pacifique (comme le faisaient certains marxistes des années 1920-1930), mais il est impossible de ne pas remarquer que son impérialisme n'est pas tant fondé sur la recherche d'avantages politiques concrets que sur la vocation géopolitique de la Russie :

Снилось ты нам с наших первых веков
Где-то за высью чужих плоскогорий,
В свете и в пеньи полдневных валов,
Южное море.

Depuis les premiers siècles de notre histoire, nous t'avons rêvée
Quelque part au-delà des plateaux étrangers
Dans la lumière et l'écume des lames de midi,
Ô, mer du Sud³¹

31. Valerij Brjusov, *Sobranie sočinenij* [Œuvres], t. 1, M., 1973, p. 423.

Le poème « Vers le Pacifique » («К Тихому океану»), d'où sont extraits ces vers, fut composé le 27 janvier 1904, moins de deux semaines avant le début de la guerre, à un moment où il ne faisait plus de doute qu'elle était inévitable. La Russie étant la grande puissance de la région, Briousov y proclame résolument ses prérogatives sur l'Extrême-Orient en matière de monopole :

Дай утолить *нашу* старую страсть
 Полным простором!..
 Чудо свершилось: на грани *своей*
 Стала Россия.

Laissez-nous rassasier la passion ancestrale qui est *nôtre*
 Par une débauche d'espace !
 Le miracle a eu lieu : la Russie
 S'est fixé *ses* limites à *elle*³².

Et dans une lettre confidentielle à P. P. Pertsov du 19 mars 1904, il s'exprime avec la plus grande netteté :

La Russie doit dominer l'Extrême-Orient. Le Grand Océan est notre lac, et tous les Japans du monde, fussent-ils une dizaine, ne sont rien face à ce « devoir ».

L'avenir nous appartient, et que mesurent tous les Hokusai et les Utamaro pris ensemble à l'aune de ce futur qui n'est pas seulement mondial, mais cosmique³³.

Ce n'est pas un hasard si P. B. Struve, l'idéologue de l'impérialisme russe (dont quelques années plus tard Briousov deviendra le proche collaborateur à *La Pensée russe (Russkaja Mysl')*), a écrit du poème « Vers le Pacifique » qu'il était « la perle poétique d'un rêve patriotique³⁴ ».

Malgré son apolitisme et son orientation exclusivement culturelle et artistique, la revue *La Balance (Vesy)*, que dirigeait Briousov, ne parvint évidemment pas à rester à l'écart des événements du moment. La ligne politique de *La Balance* (si tant est qu'on puisse s'exprimer en ces termes) coïncidait *grosso modo* avec la ligne officielle, mais l'organe des esthètes russes ne pouvait bien sûr se permettre une nippophobie aussi grossière que celle de la presse de

32. Les mots soulignés le sont par nous.

33. Cité d'après P. P. Percov, *Brjusov v načale veka (Iz vospominanij)* [Brjusov au début du siècle. Souvenirs], *Znamja*, 3, 1940, p. 42.

34. P. B. Struve, «Naše "bezdarne vremja"» [Notre "époque médiocre"], *Poljarnaja zvezda*, 16, 1906, p. 225.

boulevard. La position de la revue s'exprime clairement dans une recension du numéro d'avril du *Messenger de l'Europe* (*Vestnik Evropy*) de 1904, publiée sans nom d'auteur, mais attribuée à Briousov par K. M. Azadovski et D. E. Maximov³⁵ :

Les grands événements que nous vivons ont uni la Russie dans un sentiment commun. Les Russes de tous bords comprennent que l'enjeu de la lutte en cours, c'est l'avenir de la Russie. Sa position dans le monde, le destin de nos idéaux nationaux et, avec eux, de notre art et de notre langue dépendent de la réponse à cette question : la Russie du XX^e siècle dominera-t-elle l'Asie et l'océan Pacifique ?³⁶

Ce sont les idées de Briousov, son style, sa langue. Il ne ressentait aucun mépris hautain pour les « macaques jaunes », mais, après une appréciation un peu condescendante sur « le petit peuple doué des îles orientales », il répète résolument :

Nos sympathies [pour les Japonais et la culture japonaise] ne peuvent pas ne pas s'abîmer dans notre amour de la Russie, dans notre foi en sa mission sur terre.

Briousov s'efforçait de conserver à *La Balance* la ligne la plus neutre possible, même si dans sa correspondance privée il donnait libre cours à ses émotions. La lettre à Pertsov du 19 mars 1904, citée plus haut, foisonne d'affirmations dans le genre suivant :

Ah ! La guerre ! Notre inaction me met hors de moi. Cela fait belle lurette qu'il aurait fallu bombarder Tokyo... J'aime l'art japonais. Depuis l'enfance, je rêve de voir ces temples merveilleux, ces musées avec les œuvres de Kiyonaga, Utamaro, Eishi, Hiroshime [Hiroshige ? *V. M.*], Hokusai et tous ceux dont les noms paraissent si étranges à une oreille aryenne. Mais que les boulets russes mettent en pièces ces temples, ces musées et les artistes eux-mêmes, s'ils existent encore. Que le Japon se transforme en une Hellade morte, en ruines d'un passé merveilleux et meilleur— je suis du côté des barbares, du côté des Huns, du côté des Russes !

Ce texte expressif est dicté par le principe « à la guerre comme à la guerre », mais c'est aussi un appel à la destruction de principes de vie « misérablement étriqués, injustes et laids », une aspiration au feu purificateur, que l'on retrouve dans l'ensemble de sa production poétique des années 1904-1905, à la base de son recueil *Stepha-*

35. *LN*. T. 85, p. 275.

36. *Vesy* [La Balance], 4, 1904, p. 73.

nos. Les témoignages sur l'intérêt personnel que Briousov portait à l'art et la culture japonais sont également importants : cet intérêt est relativement discret dans son œuvre, mais a laissé des traces tout à fait « matérielles » dans la revue qu'il dirigeait. Dans ses pages, les invectives antijaponaises voisinent avec un article très bienveillant sur Harunobu, et deux numéros d'automne de *La Balance* (n° 10 et 11, 1904), présentés dans le style japonais, contiennent des articles sur l'art traditionnel et la culture du Japon. Ces numéros, qui ont paru un peu « à contretemps », eurent une résonance importante. Viatcheslav Ivanov, dans une lettre à Briousov datée du 26 (13) novembre 1904, fit le commentaire suivant : « Les Japonais sont très intéressants³⁷ ». C'était presque une apologie de la culture de l'ennemi en ce temps où tout ce qui était lié au Japon était perçu à travers le prisme du « péril jaune », et cela parut pour le moins provocant. Ces numéros, publiés sur l'initiative de Briousov et de S. A. Poliakov, l'éditeur de *La Balance*, contredisaient le point de vue officiel admis par tous, c'est pourquoi leur instigateur se retrouva dans l'obligation d'expliquer le sens de cette initiative ostensiblement démonstrative au collaborateur de la revue M. N. Semenov qui avait jugé la parution de ces numéros « japonais » assez inopportune :

Lorsque Sergueï Alexandrovitch [Poliakov, *V. M.*] et moi avons eu l'idée de faire ce numéro « japonais », nous nous sommes demandés : est-ce que cela ne sera pas inopportun ? Après avoir réfléchi, nous avons conclu que cela ne serait pas le cas. *La Balance* doit occuper une place particulière entre les libéraux nipponophiles et les conservateurs nipponophobes. En un temps où les passions politiques s'enflamment, *La Balance* doit confesser avec le courage de l'impartialité sa vénération pour le dessin japonais. La tâche de *La Balance* est de former le goût du public, et non de se plier à ses instincts³⁸.

Nous avons ici à la fois le programme politique de Briousov et son programme esthétique. Évidemment, il est impossible de se le représenter parmi les libéraux russes qui envoient à l'empereur du Japon une lettre de félicitations pour sa victoire sur l'autocratie russe et, de fait, sur la Russie.

À l'époque de la sortie des numéros « japonais », la situation stratégique et tactique sur le terrain militaire n'était pas favorable à la Russie : la « guerre éclair » attendue s'était transformée en une

37. *LN*. T. 85, p. 466.

38. *Ibid.*, p. 276.

guerre de position prolongée, que le commandement militaire russe menait sans grande efficacité et de façon inorganisée. Pendant ce temps, dans les capitales, le grondement nipponophobe s'était quelque peu apaisé et, début 1905, à Saint-Pétersbourg et Moscou, des expositions japonaises avaient eu du succès. En publiant de nombreuses reproductions de gravures japonaises et en mentionnant que certaines d'entre elles étaient la propriété de la rédaction, *La Balance* (à nouveau, peut-être, par l'intermédiaire de Briousov lui-même ou du moins sur son initiative) précisait :

En plaçant dans ce numéro une série de reproductions de dessins japonais..., nous souhaitons rappeler aux lecteurs l'existence de ce Japon que nous aimons et apprécions, du pays des artistes, et non des soldats, de la patrie d'Utamaro, et non d'Ōyama³⁹.

C'est justement la position sévère et mesurée de personnalités clairvoyantes comme Briousov qui a permis d'opérer la distinction entre le « pays des artistes » et le « pays des soldats » et, au fond, de familiariser pour la première fois de larges cercles des couches cultivées avec la culture et l'art du Japon. De façon générale, la guerre suscita dans la société russe un intérêt inédit pour le Japon, y compris pour son histoire, sa littérature, son mode de vie, et pas seulement pour la politique et les questions militaires. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les guides bibliographiques : les deux années de guerre ont fourni au lecteur russe une somme d'ouvrages et d'articles (pas tous de qualité égale, mais pour certains excellents) sur les aspects les plus divers de la vie japonaise, telle que le demi-siècle précédent n'en avait peut-être pas donné. Cela peut paraître paradoxal de nos jours, mais la guerre contre le Japon a donné une impulsion formidable à la connaissance et à la perception du Japon par la Russie et la société russe. On peut dire que, sans la guerre, il n'y aurait pas eu de telles manifestations d'intérêt et d'attention pour le Japon, et sa culture, son histoire, son art seraient restés l'apanage d'un cercle étroit de spécialistes et d'esthètes connaisseurs, comme cela l'avait été au cours des périodes précédentes.

Et Briousov lui-même ? En août 1904, il composa un poème remarquable, resté inédit jusqu'à ce que l'auteur de cet article ne le

39. *Vesy* [La Balance], 10, 1904, p. 39.

[Ōyama Iwao (1842-1916) : maréchal et homme d'État japonais. Pendant la Guerre sino-japonaise de 1894-1895, il dirigea le second corps d'armée qui remporta la victoire de Port-Arthur. Dans le conflit russo-japonais de 1904-1905, il conduisit les troupes japonaises en Mandchourie à la tête desquelles il remporta la bataille de Moukden (N.d.T.).]

découvre dans les archives, il y a quelques années, et ne le publie. Nous en donnons ici des extraits :

[...]
 Мы правы — и противник прав.
 [...]
 Не может уступать Россия —
 Торжествовать она должна!
 А ты, народ иного Рока,
 Ты, ветхих стран передовой,
 Ты, встав бойцом за жизнь Востока,
 Лишь выполняешь подвиг твой!
 Но все же, пав в борьбе упорной,
 Весь мир напрасно обагря,
 Запомни, смелый: не позорно
 Пасть от руки богатыря.

[...]
 Nous avons raison... et nos adversaires aussi.
 [...]
 La Russie ne peut fléchir —
 Elle doit triompher !
 Mais toi, peuple d'un autre Destin,
 Toi, avant-garde des vieilles contrées,
 Toi, qui t'es dressé pour la vie de l'Orient,
 Tu n'as fait qu'accomplir l'exploit qui est tien !
 Cependant, vaincu au cours d'une lutte acharnée,
 Ensanglantant en vain le monde entier,
 Peuple hardi, souviens-toi : il n'y a pas de honte
 À tomber sous les coups d'un preux⁴⁰.

Brioussov est encore tout à fait certain de la victoire de la Russie, ses vers font manifestement écho à sa lettre à Pertsov, mais il rend justice à son adversaire, et pas seulement à sa bravoure et à son courage, mais aussi à l'importance et à la légitimité de sa mission historique. En cela, il suit pleinement le schéma initié par Soloviev du « progrès » et de l'« ordre » : le Japon, avant-garde des vieux pays, dirige les forces de l'ordre. Visiblement, Brioussov n'a pas eu le temps de publier immédiatement ces vers et, après les

40. V. Briusov, *Neizdannoe i nesobrannoe* [Œuvres inédites et dispersées], M., 1998, p. 14-15.

combats de Liaoyang⁴¹ et la honteuse reddition de Port-Arthur, ils auraient semblé, c'est le moins qu'on puisse dire, inopportuns.

Il me semble que la Rous n'a rien vécu de plus pénible depuis l'époque de la bataille sur la Kalka... Nous avons absolument besoin d'une victoire, d'une victoire véritable, non pas même pour des raisons militaires ou psychologiques, mais pour des raisons presque mystiques⁴²,

écrivait Brioussov à Pertsov après la chute de Port-Arthur. Le même état d'esprit lui inspire son article « Maeterlinck le consolateur (sur le "péril jaune") » (« Meterlink-utešitel' (o "želtoj opastnosti") »), lequel a lui aussi attendu sa publication pendant presque quatre-vingt-dix ans. Tout en respectant profondément l'écrivain belge, Brioussov s'en prenait à ses jugements naïfs et frivoles sur les problèmes politiques. Dans son récent ouvrage intitulé *Le Double Jardin*, Maeterlinck avait jugé le « péril jaune » « visiblement peu fondé », et Brioussov de s'insurger :

Mais d'où lui vient ce ton plein d'assurance ? Et cette autosatisfaction repue ? Sont-ils justifiés par l'histoire et les événements actuels ? Ne faut-il pas voir une ironie du sort dans le fait que ces phrases aient été écrites au moment même des combats de Liaoyang ?⁴³

Brioussov développe pour le lecteur sa vision de l'histoire universelle des siècles derniers, afin de le convaincre qu'il est à la fois illégitime et impossible de se contenter d'un regard europécen-triste sur le monde. En outre, il tente de démontrer que les Européens n'ont aucune raison fondée de se prévaloir devant la Chine ou le Japon, par exemple, d'une quelconque supériorité de culture ou de civilisation. Il évoque la guerre impitoyable entre les races (entre les blancs et les jaunes, les Aryens et les Sémites, les Aryens et les Mongols), qui serait selon lui le produit d'une loi immuable du développement historique. Toutes ces idées seront ensuite développées dans l'article « Une nouvelle époque de l'histoire univer-

41. Bataille de Liaoyang : défaite de l'armée russe en Mandchourie (août-septembre 1904) qui coûta la vie à 4 000 soldats russes (*N.d.T.*).

42. P. P. Percov, *Briusov v načale veka* [Brioussov au début du siècle], p. 254-255.

[Bataille sur la Kalka : défaite des armées russes face aux Mongols en 1223, qui marque le début de l'invasion mongole (*N.d.T.*)].

43. *Bibliografija* [Bibliographie], 3, 1993, p. 118-119 (publication de V. È. Molodjakov). Cité désormais sans mention de la source.

selle » («*Novaja èpoxa vo vsemirnoj istorii*», 1913), un texte manifeste de ses théories historiosophiques et géopolitiques, qui reprendra sous une forme remaniée l'essentiel du texte de l'article «*Mae-terlinck le consolateur* ». Toutefois, ayant perdu leur actualité, les fragments sur le Japon en seront presque totalement retirés. Ce sont eux qui nous intéressent en premier ressort.

Le «*péril jaune* » ! L'expression a eu le temps de se banaliser et de prendre une nuance comique. Nous avons été mis en garde contre lui par des visionnaires sincères, comme Vladimir Soloviev, ou par des gens tout simplement lucides, comme l'empereur Guillaume. Les faits étaient criants d'évidence : la Guerre sino-japonaise, suivie par la révolte des boxers, puis par notre propre guerre contre le Japon... les deux univers, asiatique et européen, ont pu se développer conjointement tant qu'ils étaient séparés par des déserts : l'océan, le Tibet fabuleux, la Mandchourie sauvage. Lorsqu'ils se sont retrouvés directement face à face, ils ont eu l'impression que la terre était trop étroite pour eux. Dans la mesure où la Russie se veut la représentante de l'Europe, dans la mesure où le Japon est le combattant d'avant-garde de l'Asie, leur lutte ne peut se conclure que par la soumission de l'un des adversaires à l'autre. Toute autre forme de paix sera seulement un armistice, suivi ultérieurement d'une nouvelle guerre «*punique* ».

Le fragment est intéressant, premièrement par le fait que Brioussov mentionne concrètement ses prédécesseurs, Soloviev et Guillaume II, renvoyant le lecteur averti au «*Panmongolisme* » et au «*Dragon* ». En d'autres termes, la boucle est bouclée. La guerre n'était pas encore achevée que Brioussov prévoyait visiblement qu'elle s'achèverait par un «*match nul* » : les deux côtés ne disposaient pas des forces nécessaires pour une lutte décisive, ce qui non seulement n'effaçait point les problèmes existants, mais créait un foyer potentiel de tensions à venir. Dans le même article, Brioussov livre une appréciation très nette de l'alliance militaro-politique conclue avec tant de pompe en 1902 entre l'Angleterre et le Japon. «*L'alliance anglo-japonaise, écrit-il, est artificielle et conjoncturelle. L'Angleterre est prête à octroyer des fonds pour peser dans la lutte contre son ennemi séculaire [la Russie – V. M.], mais, bien entendu, les Anglais seront les premiers à refuser de considérer les jaunes comme des égaux. Dans leurs colonies orientales, les Anglais ne s'assoient jamais à table avec les indigènes, les Japonais ne feront pas exception* ». Il fallut attendre encore dix-sept ans pour que le pronostic de Brioussov se réalise et que l'alliance se rompe.

La défaite militaire de la Russie, devenue définitive après la bataille de Tsushima, se répercuta sur les émeutes révolutionnaires qui se répandirent dans tout le pays après le « dimanche rouge ». La déception suscitée par l'action et les possibilités du gouvernement catalysa les idées révolutionnaires de Brioussov, interprétées de façon tellement erronée par la critique littéraire de ces dernières années. Cependant, peu de temps après la mort de Brioussov, G. Lélévitch, qui avait justement relevé chez le poète « l'importance énorme de la guerre sur le plan mondial » et, de plus, sa « signification presque mystique » (on peut à présent réfuter ce « presque » trop prudent), évoque directement l'« itinéraire [qui conduit] Brioussov vers la révolution à travers les illusions militaires⁴⁴ ». Dans les positions de Brioussov, Lélévitch voit à juste titre le dépit d'un impérialiste déçu dans ses espoirs :

Но в час сражений, в ратном строе,
 Все — с грудью грудь! и тот не прав,
 Кто назначенье мировое
 Продать способен, как Исав!⁴⁵

И снова все в веках, далеко,
 Что было близким наконец, —
 И скипетр дальнего Востока,
 И Рима Третьего венец!

Mais à l'heure des combats, dans les rangs des guerriers,
 Tous, poitrine contre poitrine ! Et fi à celui
 Qui, tel Esau, s'apprête à marchander
 La glorieuse mission du monde !

Et tout ce qui était enfin proche,
 Est reporté aux siècles lointains :
 Le sceptre d'Extrême-Orient
 Et la couronne de la Troisième Rome !⁴⁶

Brioussov n'a pas minimisé l'importance de la défaite de la Russie, ni sur le plan stratégique et militaire, ni sur le plan géopolitique, ni sur le plan intérieur ni encore moins sur le plan moral. La défaite de la Russie ou, plus précisément, son incapacité à remporter la victoire, a mis en évidence la faiblesse du gouvernement tsariste qui n'avait pas su faire face à sa mission historique, telle que la

44. G. V. Lelevič, *Ja. Brjusov*, M. – L., 1926, p. 113-117.

45. V. Brjusov, *Sobranie sočinenij* [Œuvres], t. 1, p. 425.

46. *Ibid.*, p. 427.

concevait Brioussov. Lélévitch n'a pas osé affirmer que ces motifs étaient à l'origine de l'engagement révolutionnaire du poète, de même que les autres biographes du poète qui ont abordé cette question délicate. Et cependant, Brioussov, qui était d'accord pour « détruire » avec les socio-démocrates, refusa catégoriquement de « construire » avec eux (voir en particulier le poème de 1905 « À mes proches » («K blizkim»); « Les chaînes » («Cepi»); « Le Livre des prophéties » («Kniga proročestv»); l'article polémique contre Lénine « La Liberté de parole » («Svoboda slova») et sortit des épreuves de la guerre et de la révolution conforté dans ses convictions impériales, qui non seulement n'avaient pas évolué, mais s'étaient même raffermies. À partir de ce moment, le Japon est relégué au second plan pour Brioussov le poète comme pour Brioussov le politicien, mais seulement parce qu'il perd pour lui son caractère d'actualité politique. L'expérience de la Guerre russo-japonaise devient une part imprescriptible de ses réflexions historiosophiques sur le destin de la Russie, dans lesquelles on trouve souvent des évocations de Tsushima ou de Moukden (dans les poèmes « Au serviteur des muses », («Služitelju muz»); « Notre démon » («Naš demon»); « Vers mon pays » («K moej strane»), etc.). Le thème japonais apparaît également dans les articles journalistiques de Brioussov, mais à partir des années 1910, c'est la Turquie et le monde musulman qui prennent résolument la succession du Japon en qualité d'« ennemi numéro un ».

Pour Brioussov comme pour Soloviev, il n'existait pas de barrière infranchissable entre les différents genres et formes de la création. Les idées politiques et historiosophiques de Brioussov se sont exprimées dans une mesure égale (et parfois parallèlement) dans ses articles et dans ses poèmes : ainsi, l'article « Maeterlinck le consolateur » est lié aux vers de la partie « Contemporanéité », et « Une nouvelle époque dans l'histoire universelle », bilan de plusieurs années de méditations, constitue un « binôme » similaire avec le poème-manifeste « L'éveil de l'Orient ». Ces deux textes sont dirigés contre l'« éveil » du monde musulman, mais il est extrêmement important pour notre sujet de voir quelle place Brioussov confère au Japon dans ce processus.

Le grondement des victoires japonaises s'est répandu très loin en Asie ; il a agité non seulement la Chine, mais, semble-t-il aussi, l'Inde mystérieuse, il a également eu un écho dans les pays musul-

mans qui ont senti que la lutte était dirigée contre une ennemi commun⁴⁷.

Ainsi, c'est l'Orient *tout entier* qui devient l'ennemi de l'Europe et du monde chrétien :

Le meilleur de notre héritage est en danger : Shakespeare, Raphaël, Platon, qu'ils veulent remplacer par les vers de Saadi, les tableaux d'Utamaro et la sagesse de Confucius.

La publication de cet article coïncida avec la fin de la première Guerre des Balkans, que l'auteur était enclin à regarder non comme un conflit régional de plus, mais comme « un nouveau chapitre dans l'histoire de l'expulsion des Turcs hors d'Europe » et donc comme une nouvelle victoire sur les forces de l'Orient de Xerxès. Cette façon aussi catégorique de lier les révolutions jeune-turque et jeune-perse avec les succès militaires du Japon avait peut-être un côté forcé, mais seulement du point de vue de la politique concrète. Une vision globale des événements du passé comme du présent permet à Brioussov de faire un pronostic juste. Ce n'est pas un hasard s'il mentionne également l'Inde, comme s'il prévoyait la longue collaboration des nationalistes japonais avec l'aile radicale du mouvement de libération indien, et ensuite la lutte de Subhash Chandra Bose⁴⁸, allié de l'Allemagne et du Japon pendant la Seconde Guerre mondiale, contre les colonisateurs anglais. Brioussov prévoyait également le soulèvement massif de l'Afrique contre les Européens, avec son idéologie inspirée par le concept de « négritude » :

Le panmongolisme et le panislamisme, voilà les deux forces réelles avec lesquelles l'Europe devra composer. La troisième force naîtra probablement en Afrique noire.

Telle est la conclusion principale de Brioussov.

L'article fait écho presque mot pour mot avec le poème « L'Éveil de l'Orient » :

47. Valerij Brjusov, *Novaja èpoxa vo vsemirnoj istorii* [Une Nouvelle Époque de l'histoire universelle], *Russkaja mys'*, 12, 1913, p. 101. Cité désormais sans mention de la source.

48. Subhash Chandra Bose (1897-1945 ?), dirigeant indépendantiste indien à l'époque de la colonisation britannique. Au début de la Seconde Guerre mondiale, il part en Allemagne et conclut une alliance avec les nazis pour lutter contre le colonisateur britannique. Après l'attaque de l'URSS, il modifie ses plans et s'allie au Japon pour lutter contre les Alliés dans le Pacifique (*N.d.T.*).

Не гул ли сумрачной Цусимы
 Сон древней грезы разбудил?..
 Кто это? призраки былого?
 Сон беспокойных мертвецов?
 Полк самозванцев? или снова
 Играет кровь иных веков
 И состязанья мирового
 Багряный пир уже готов?

N'est-ce pas la rumeur de la sombre Tsushima
 Qui a réveillé le rêve du songe antique ?
 Qui donc ? Les fantômes du passé
 Ou la horde des défunts tourmentés ?
 La troupe des imposteurs, ou est-ce de nouveau
 L'appel du sang des siècles à venir,
 Préparant le festin écarlate de l'affrontement mondial ?

L'une des rédactions intermédiaires de l'article (la première version de « Maeterlinck le consolateur » avec les corrections de 1909) s'intitulait « La compétition mondiale » [« Mirovoe sostjazanie »]. Au cours de ces années, Brioussov est constamment obsédé par ces problèmes qui « ne le lâchent pas ». En 1909, le temps n'était pas encore venu, semble-t-il, de rendre publiques ces méditations intimes, mais en 1912, « L'Éveil de l'Orient » trouva place dans le nouveau recueil *Le Miroir des ombres* (*Zerkalo tenej*), qu'un critique avisé comme I. S. Postoupalski commente ainsi : « dans *Le Miroir des ombres*, Brioussov renoue avec son rôle de poète citoyen et politique⁴⁹ ». Brioussov n'allait plus trahir cette vocation même si, avec le début de la Première Guerre mondiale et des tempêtes historiques qui la suivirent, le Japon allait disparaître totalement de son champ de vision.

Au début des années 1910, Brioussov revint encore une fois au thème du Japon et de sa culture, mais cette fois en des termes totalement différents. L'un des premiers parmi les poètes russes, il se tourna vers les genres traditionnels de la poésie classique japonaise, s'essayant à composer en russe des *tanka* et *haïku*. Ces essais étaient liés au projet grandiose des *Songes de l'humanité* (*Sny čelovečestva*), un livre dont la vocation était de reproduire « en russe, dans une suite logique de poèmes, toutes les formes poétiques dans

49. I. S. Postupaľskij, « Poëzija Valerija Brjusova » [La Poésie de Valéri Brioussov] in Valerij Brjusov, *Izbrannye stixi*, M. – L., 1933.

lesquelles s'était habillée l'expérience lyrique de l'humanité⁵⁰ ». L'auteur poursuivait principalement un but éducatif et voyait dans ce futur livre une sorte de guide ou de manuel pour les poètes russes, de même que les *Essais de métrique et de rythmique, d'euphonie et d'harmonie, de strophique et de formes* (*Opyty po metrike i ritmike, po evfonii i sozvyčijam, po strofike i formam*), un recueil de vers composé au même moment et de fait en parallèle avec le premier. Voici comme Brioussov définit sa tâche :

Ce ne seront pas des traductions, ni des imitations, mais une série de poèmes composés dans les formes créées par l'humanité tout au long des siècles pour exprimer ses rêves intimes... J'aimerais emprunter non pas tant l'aspect extérieur de ces différents exemples de poésie lyrique, que leur esprit⁵¹.

Dès le début, le principe subit des entorses. Premièrement, l'anthologie incluait des traductions, bien que relativement peu nombreuses. Deuxièmement, la plupart des stylisations brioussoviennes (il se contredit lui-même en adoptant et en réfutant successivement ce terme, mais dans le cas présent c'est celui qui paraît le plus précis et pertinent) demeurèrent des essais purement extérieurs et formels. Il était impossible pour un seul homme, même aussi cultivé et génialement doué que l'était Brioussov, de rendre compte de toutes les formes de poésie lyrique, qualitativement et quantitativement. Il n'est pas étonnant que seule une petite partie de la tâche ait été accomplie.

Dans l'un des plans les plus détaillés que nous connaissons du recueil *Les Songes de l'humanité*, un passage spécial de la deuxième partie, « Le Moyen Âge », était consacré au Japon. Comportant 14 points, il portait le titre évocateur de « Pays des éventails » («Strana veerov»), ce qui orientait le lecteur vers l'image d'un « Japon de carte postale⁵² ». Tous les *tanka* et *haïku* de Brioussov ont été inclus dans ses *Œuvres complètes* et sont bien connus. Ce sont des stylisations assez exactes, exécutées de façon compétente et avec une grande habileté poétique mais, semble-t-il, peu inspirées. Avec tout le respect dû à Brioussov, ni les *Essais*, ni les *Songes de l'humanité* ne peuvent être rangés parmi ses réussites poétiques, même si la maîtrise technique de ces recueils est optimale. Les essais de Brioussov ont constitué la première tentative véritablement réussie pour adapter au vers russe les formes du *haïku* et du *tanka*, et ce sont eux qui

50. Valerij Brjusov, *Sobranie sočinenij* [Œuvres], t. 2, p. 460.

51. *Ibid.*, p. 462.

52. *Ibid.*, p. 464.

pendant de longues années ont servi de base aux expérimentations des poètes russes dans ces genres⁵³.

Andreï Biély

Mais si Brioussov a hérité du don de Soloviev pour l'analyse politique et stratégique, c'est en quelque sorte Andreï Biély qui a recueilli l'intuition mystique du philosophe et sa réceptivité frappante aux détails de la vie quotidienne sous lesquels se dissimule un sens profond mystérieux. Cette réceptivité à tout ce qui se passe dans le monde fut propre à Biély dès son plus jeune âge, et ses premiers essais littéraires (plus exactement, « pré-littéraires ») se déroulèrent « sous le signe » de Soloviev. Cela concerne principalement les mystères *Celui qui est venu (Prišedšij)* et *L'Antéchrist (Anti-xrist)*, conservés à l'état de fragments, qui furent composés en même temps que les *Trois conversations* et sous l'influence des contacts avec le philosophe et son plus jeune frère, M. S. Soloviev. Le jeune Boria Bougaïev était un ami proche de la famille de ce dernier (c'est d'ailleurs chez lui que fut inventé le pseudonyme d'« Andreï Biély », car il était inconvenant pour le fils d'un professeur d'université connu de publier des vers « décadents » sous le nom de son père). Le Japon n'est pas encore présent dans ces textes, de même que dans la première œuvre significative publiée de Biély, *Symphonie (N°2, dramatique) (Simfonija 2-ja, dramatičeskaja, 1902)* ; cependant, tous sont littéralement imprégnés des idées et des images du dernier livre de Soloviev et sont marqués par une influence personnelle très forte du philosophe à peine décédé. Son neveu S. M. Soloviev évoque une rencontre qui eut lieu chez lui en 1900. Après la lecture par Soloviev de sa « Courte Nouvelle sur l'antéchrist », Biély s'apprêtait à lui lire son mystère *Celui qui est venu* sur un sujet voisin.

Andreï Biély était en extase. Soloviev observait avec un étonnement joyeux ce jeune homme qui partageait ses idées, lesquelles à cette époque étaient considérées par tous comme de la démence⁵⁴.

Mais il était déjà tard, la lecture du mystère fut reportée, Soloviev et Biély prirent congé « jusqu'à l'automne ». Pour Soloviev, il

53. V. P. Krejd et l'auteur de cet article ont préparé la publication d'une anthologie de *tanka* et *haïku* de poètes russes de la première moitié du XX^e siècle.

54. S. M. Solov'ev, *op. cit.*, p. 396.

n'y eut pas d'automne, et le jeune poète conserva le souvenir de cette rencontre jusqu'à la fin de sa vie.

Beaucoup de choses ont été écrites sur l'influence de Soloviev sur Biély et sur son « soloviévisme » invariable, bien que parfois contradictoire. Cela nous dispense de répéter ce qui est déjà largement connu et nous permet d'aborder directement la question de l'image du Japon chez Biély. Pendant de longues années, Biély a perçu le Japon à travers le prisme de l'eschatologie de Soloviev et de sa conception des deux Orient. En 1909, en jetant un regard rétrospectif sur la décennie écoulée, il écrivait dans une épître à S. M. Soloviev :

Ты помнишь? Твой покойный дядя,
Из дали безвременной глядя,
Вставал в метели снеговой
В огромной шапке меховой,
Пророча светопреставлень...
Потом — японская война,
И вот — артурское плененье...

Te souviens-tu ? Ton oncle défunt,
Scrutant l'horizon
S'est dressé dans la tourmente de neige
Coiffé de sa chapka de géant
En prophétisant la fin des temps...
Ensuite, la guerre japonaise,
Et maintenant, la prise de Port-Arthur ⁵⁵.

Un extrait de son journal, publié récemment, présente un grand intérêt ; Biély y évoque sa perception mystique de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e. Cet extrait éclaire sous bien des rapports sa réaction au changement de siècles, aux *Trois conversations* et à la Guerre russo-japonaise :

en 1896 s'achève la vie limpide du vieux siècle ; en 1897, on ressent vaguement une poussée vers le haut ; en 1898 commence la montée, au terme de laquelle doit apparaître l'horizon d'une ère nouvelle, énorme ; l'ascension se poursuit en 1899 ; en 1900, des trouées laissent vaguement apparaître cet horizon nouveau ; en 1901, les percées, aveuglantes, révèlent la lumière lointaine qui reste hors d'atteinte ; en 1902, nous réalisons que nous nous

55. Andrej Biély, *Kritika. Èstetika. Teorija simbolizma* [Écrits critiques. Esthétique. Théorie du symbolisme], t. 1, M., 1994, p. 377.

sommes rapprochés de la lumière et par cela même avons commis une erreur ; en 1903, commence la descente dans la vallée de l'ère nouvelle, qu'il faut transpercer [sans doute une coquille ; faut-il lire : traverser ? – V. M.] ; en 1904, on entre dans la bande de brouillard et d'horreurs sur le long chemin qui mène vers la lumière⁵⁶.

En dépit du caractère « brumeux » de ce texte, les accents y sont nettement repérables. « On entre dans la bande de brouillard » : le début de la Guerre russo-japonaise, que Soloviev avait prédite, est perçu par Biély sur un plan exclusivement mystique. Le thème du Japon est abordé pour la première fois dans l'article-manifeste « L'Apocalypse dans la poésie russe » (*Apokalipsis v russkoj poëzii*, 1905), dont le titre parle de lui-même. Ici encore, les tourments spirituels liés à la guerre côtoient les souvenirs sur Soloviev.

Le spectre de l'invasion mongole a cru de façon menaçante. Sur l'humanité européenne, un tourbillon est passé qui a soulevé des nuages de poussière. Les horreurs de la guerre contre le Japon, une guerre dans laquelle nous voyons le symbole du chaos en train de s'instaurer... Le Japon est un masque derrière lequel se dissimulent des êtres invisibles⁵⁷.

Cette perception mystique de l'horreur en train de se produire fut naturelle à Biély au cours de plusieurs périodes de sa vie, mais sa « folie » était étonnamment communicative. Certes, tous les symbolistes étaient probablement de grands créateurs de mythes, et chaque grand artiste ou penseur produisait son propre mythe inimitable, mais même parmi eux Biély se distinguait à la fois par sa fantaisie et son inventivité débridées et par un don rare de conviction et de persuasion. Le mythe du « péril jaune », compris par lui exclusivement sur le plan mystique, trouva en lui un adepte et un propagateur zélés. À l'époque des combats de Liaoyang, il continuait à répéter avec rage :

la fantasmagorie, le mirage, voilà ce qu'engendre inmanquablement le choc entre les deux principes opposés du monde. L'horreur sanglante de la guerre qui ricane sur les plaines de Mandchourie et le « coq rouge » de l'incendie qui hurle parmi

56. Cité d'après A. Belyj, *Antichrist*, Trento, 1990, p. 13.

57. Andrej Belyj, *Kritika...*, *op. cit.*, t. 1, M., 1994, p. 377.

nous, tout cela est le voile extérieur de la lutte universelle dans laquelle s'abîment les profondeurs déchirées de nos âmes⁵⁸.

Notons que cette extase mystique de Biély, qui n'a pas vu la guerre de ses propres yeux, fut largement renforcée par la lecture des articles du journaliste français Ludovic Naudeau intitulés *Ils ne savaient pas* et immédiatement traduits en russe⁵⁹.

La vision de l'Orient (et du Japon en particulier) chez Biély trouva son expression la plus complète dans son roman *Pétersbourg* (*Peterburg*), un des sommets de la prose symboliste russe. Aussi divers qu'ils soient, les motifs orientaux du roman s'inscrivent tous dans la conception de Soloviev. Rappelons que *Pétersbourg* a été composé en même temps que « L'Éveil de l'Orient » et « Une Nouvelle Époque de l'histoire universelle » de Brioussov, et que sa publication avait été initialement prévue dans la *Pensée russe* de P. B. Struve. Brioussov était rédacteur de la partie littéraire de la revue et c'est lui qui eut l'initiative de cette publication ; cependant, après avoir pris connaissance de quelques chapitres du roman, Struve refusa catégoriquement de le publier. Ce refus était motivé par la langue et le style très particuliers de Biély, qui n'avaient pas d'équivalent alors dans toute la prose russe, et également par les motifs antioccidentaux et antilibéraux présents dans la première rédaction, non publiée, du roman. Ces motifs ont subi des modifications substantielles dans la version définitive⁶⁰, sans toutefois disparaître complètement.

Le rapport compliqué entre l'Orient et l'Occident en Russie, voilà quel est, en réalité, le thème principal du roman. Mais si l'interprétation de l'Orient par Biély était largement déterminée par

58. *Ibid.*, p. 389.

59. L. Nodo [Ludovic Naudeau], *Oni ne znali*, M., 1904, 30 p.
[Ludovic Naudeau (1872-1949) passa quinze mois en Mandchourie comme envoyé spécial du *Journal*. La suite d'articles qu'il fait paraître début janvier 1905, intitulée *Ils ne savaient pas*, donnent un tableau terrifiant des combats qui ont lieu (ces articles sont reparus récemment in *1905. Autour de Tsoushima*, Paris, Omnibus, 2005, p. 327-367). Fait prisonnier, Naudeau se retrouve au Japon en mars 1905. Il y restera un certain temps et consacra plusieurs livres à ce pays. En 1918, il est une nouvelle fois en Russie où il est à nouveau emprisonné, mais cette fois par les bolcheviks. Il évoquera son expérience de la nouvelle Russie dans *En Prison sous la terreur russe* (Paris, Hachette, 1920). (*N.d.É.*)].

60. Il est question ici de la première rédaction du roman, dite « rédaction Sirine », publiée pour la première fois en 1913 dans le recueil *Sirine* [*Sirin*].

les idées de Soloviev, il en allait autrement pour l'Occident. À la différence de son maître, Biély avait une vision très critique de l'Occident (de l'Europe), ce qui s'explique sans doute par une certaine influence des idées slavophiles. Le 12 avril 1911 (c'est-à-dire en pleine période de composition du roman), il écrit de Palestine à son éditeur A. M. Kojébatkine :

Cinq mois de contacts avec les Européens, ces bourreaux ambulants de la vie, m'ont considérablement irrité ; grâce à Dieu, nous sommes russes, et non l'Europe.

Biély opposait résolument la Russie comme monde du Christ à l'Occident comme monde de Xerxès (dans le roman, la ville « fantomatique » de Saint-Pétersbourg symbolise le principe occidental). Chez Biély, l'Occident est inséparable de l'Orient de Xerxès (compris exactement comme le fait Soloviev), par conséquent beaucoup de ses affirmations sur l'Orient peuvent également se rapporter à l'Occident. Il suffit de se rappeler la couleur jaune des bâtiments officiels de Saint-Pétersbourg, qui est en même temps le symbole du « péril jaune ». L'un des héros principaux du roman, le sénateur Apollon Abléoukhov, grand dignitaire pétersbourgeois, européen jusqu'au bout des ongles, n'est pas seulement un « petit vieillard jaune », c'est aussi un « vieux Touranien » (à cette époque, le terme « Touranien » était utilisé comme terme générique pour désigner les peuples turcophones par opposition aux Aryens). Cette même « mongolitude antique » vit inconsciemment dans l'âme de son fils Nikolaï, un néo-kantien, c'est-à-dire un disciple de la nouvelle philosophie européenne, dont Biély lui-même n'avait pas échappé à l'influence jusqu'à la fin des années 1900. Les prophéties eschatologiques de l'auteur concernent en premier lieu Saint-Pétersbourg lui-même : les villes anciennement russes comme Nijni-Novgorod, Vladimir et Ouglitch seront sauvées de la catastrophe tectonique, du « gigantesque ébranlement » ; « Pétersbourg, lui, sombrera »⁶¹. Biély ne se contente pas de parler du caractère « fantomatique » et « inexistant » de Saint-Pétersbourg (un des motifs principaux du roman), mais souligne par tous les moyens sa nature non russe, et donc artificielle, l'illégitimité de son existence. À ce sujet, il est intéressant de mentionner les propos du penseur et poète pétersbourgeois Ivan Konevskoï, l'un des premiers symbolistes russes :

61. Nous citons le texte du roman dans la traduction de Jacques Catteau et Georges Nivat (désignée « trad. fr. » par la suite). A. Biély, *Pétersbourg*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1967, p. 80. (N.d.T)

Saint-Pétersbourg est la contrefaçon russe d'une ville européenne, quelque chose comme du madère d'Iaroslavl⁶².

On peut affirmer que tout le roman d'Andreï Biély confirme la conclusion formulée au même moment par N. A. Berdiaev :

Le principe impersonnel de l'Orient mongol a pénétré à son tour la civilisation occidentale. L'Extrême-Orient et l'Extrême-Occident se sont mystérieusement rencontrés⁶³.

Il est difficile de croire que l'expérience de la Guerre russo-japonaise et de l'alliance entre l'Angleterre et le Japon n'ait pas influé sur cette opinion.

Cette opposition entre Xerxès et le Christ trouve son expression la plus aboutie dans la célèbre digression lyrique du roman, « O, Russie, tu es comme ce cheval cabré... » (*trad. fr.*, p. 80). La vue du Cavalier de bronze (dans le système des images du roman, il est identifié à Pierre I^{er} et constitue l'un des symboles de l'Occident hostile à la Russie) suscite chez l'auteur les réflexions suivantes : depuis l'époque pétroviennne, qui a introduit sur son sol la civilisation et la culture occidentales étrangères, « la Russie fut déchirée en deux ; déchirées aussi les destinées de la patrie » (*trad. fr.*, p. 80). À la suite de Soloviev, Biély prédit des cataclysmes historiques :

Alors, on verra s'élaner hors de chez eux tous les peuples de la terre. Il y aura une bataille effroyable, une bataille encore jamais vue des hommes. Des hordes jaunes d'Asiates s'ébranleront du pays de leurs pères ; des mers de sang empourpreront les plaines de l'Europe. Désastre de Tsushima, tu auras lieu ! Défaite de la Kalka, tu reviendras ! [...] Sous le lourd talon des Mongols, les rives européennes crouleront, et là où furent les rivages, moutonnera la mer frisée par l'écume. (*trad. fr.*, p. 81)

Le cours général des idées est dicté, certes, par la « Courte nouvelle sur l'Antéchrist », mais se ressent également d'une certaine influence de l'« ami-ennemi » Alexandre Blok et de son cycle en vers « Sur le Champ de Koulikovo⁶⁴ » (« Na pole Kulikovom », 1908-1909), lui aussi fortement marqué par l'emprise de Soloviev.

62. I. Konevskoj, *Stixi i proza* [Vers et prose], M., 1904, p. 194.

63. N. A. Berdjajev, *op. cit.*, p. 125.

64. Bataille du Champ de Koulikovo (ou Champ des Bécasses) : célèbre victoire des troupes russes conduites par le prince Dmitri Donskoï sur les troupes mongoles du khan Mamaï (1380). Traditionnellement considérée comme la première étape de la libération du « joug mongol » (*N.d.T.*).

La phrase de Biély, « Je vous attends, champs de Koulikovo ! » (*trad. fr.*, p. 81), constitue une réponse directe à Blok.

Comme le Soloviev des *Trois conversations* et comme Blok, Biély, même confronté à la menace directe des catastrophes imminentes, n'est pas étranger à l'optimisme historique. Le jour de la future bataille de Koulikovo, assimilée dans les faits à l'ultime combat des forces du Bien et du Mal et au Jugement dernier, « brillera sur ma terre natale un ultime soleil » (*trad. fr.*, p. 81). Il s'agit, bien sûr, du Soleil de l'amour, une notion tirée de la poésie et de la philosophie de Soloviev, qui a occupé une place si importante dans la poésie de Biély lui-même (voir le recueil *De l'or dans l'azur, Zoloto v lazuri*) et de l'autre symboliste disciple de Soloviev, Viatcheslav Ivanov (voir le cycle *Soleil-Cœur, Solnce-serdce*). Dans le roman, le Soleil s'identifie au Christ, ce dont témoignent les manuscrits de Biély. « Dans le manuscrit du roman, l'idée du Soleil est exprimée encore plus nettement... et la phrase se présentait ainsi : "Ce jour-là un ultime Soleil brillera sur ma terre natale : notre Père à tous, le Christ" ». Biély biffe la partie conclusive de la phrase, désirant rester dans le cadre de l'allégorie⁶⁵. Comme l'a relevé fort justement L. K. Dolgopoloï, l'un des plus éminents spécialistes de l'œuvre de Biély, « le Soleil – le Soleil de l'amour – est le symbole le plus important de *Pétersbourg* »⁶⁶. C'est à lui justement que se trouvent opposés à la fois l'Occident hostile à la Russie et l'Orient de Xerxès, représenté par le Japon et les Japonais (à côté du principe « touranien »). D'ailleurs, dans le roman, il est très difficile de séparer ces deux hypostases de l'Orient de Xerxès l'un de l'autre. Les ancêtres « Kirghiz-Kassaïks » des Abléoukhov avaient été en relation avec les lamas tibétains ; de son côté, le « néo-kantien » Nikolai Abléoukhov ressent une « tendresse particulière » pour le bouddhisme (*trad. fr.*, p. 186). Lui apparaît « une tête très ancienne : Kon-Fu-Dzy [Confucius ? – *V. M.*] ou bien Bouddha ? Non, c'est probablement le bisaïeul Ab-Lai⁶⁷ ». Le fils du sénateur est appelé à « accomplir un devoir sacré : ébranler toutes les assises. L'Antique Dragon devait se nourrir du sang dégénéré des Aryens et tout dévorer de sa flamme » (*trad. fr.*, p. 187). Il est intéressant de noter l'association entre le Touran et le Dragon, symbole apocalyptique

65. L. K. Dolgopoloï, *Andreï Belyj i ego roman « Peterburg »* [Andreï Bely et son roman *Pétersbourg*], Leningrad, 1988, p. 308.

66. *Ibid.*, p. 310.

67. A. Belyj, *Peterburg* [Pétersbourg], M., « Literaturnye pamjatniki », 1981, p. 236. Cité d'après l'original russe car la citation complète ne figure pas dans l'édition de 1922 (*N.d.T.*).

et en même temps, surtout dans la Russie du début du siècle, extrême-oriental. Dans cette scène cauchemardesque, l'Occident et l'Orient de Xerxès se confondent définitivement. Un fragment du roman précédent de Biély, *La Colombe d'argent* (*Serebjanyj golub*⁶⁸), permet d'établir un parallèle curieux : un occidentaliste au nom caricatural de Todrabe-Graaben y déclare : « La Russie est un pays mongol ; nous avons tous du sang mongol, et ce n'est pas lui qui pourra s'opposer à l'invasion ; notre destin est de nous prosterner devant quelque Bogdykhan⁶⁹ ». Le terme de *Bogdykhan* provient bien sûr de la *Courte Nouvelle sur l'Antéchrist*. Le philosophe S. A. Askoldov, auteur de l'une des premières études globales sur l'œuvre de Biély, a très justement repéré les aspects intérieur et extérieur de la pénétration « asiatique » dans *Pétersbourg*.

Le panmongolisme de Soloviev y trouve une interprétation intérieure en même temps qu'extérieure. Chez Biély, le principe asiatique, le Mongol antique, ne se contente pas de vaincre la Russie sur un nouveau Champ de Koulikovo, mais il s'insinue à l'intérieur de l'enveloppe aryenne de la Russie-Europe, en opérant une transplantation mystique de ses poisons destructeurs à travers la famille Abléoukhov et de façon générale à travers toute la psychologie secrètement asiatique des nouveaux ferments de l'histoire⁷⁰.

Cependant, l'auteur n'a pas raison sur tous les points : si l'on se base sur le texte du roman, il n'y a aucune raison de présumer de la victoire future des Mongols sur le « nouveau Champ de Koulikovo », et la formule « Russie-Europe » semble très douteuse.

Les cauchemars « asiatiques » poursuivent également un autre héros du livre, le terroriste mystique Alexandre Ivanovitch Doudkine. L'un des personnages récurrents de ses visions, qui oscillent entre la réalité fantomatique et la folie avérée, est Chichnarfné, un « ressortissant perse » (pas un « Jeune-Perse », notons-le bien !), qui développe devant lui l'idée de l'engloutissement futur du monde

68. Initialement, *La Colombe d'argent* et *Pétersbourg* devaient constituer le premier et deuxième tomes de la trilogie *L'Orient et l'Occident* (*Восток и Запад*), mais le projet fut abandonné (*V. M.*).

69. A. Belyj, *Izbrannaja proza* [Œuvres en prose choisies], M., 1988, p. 205. Nous citons la traduction française d'A.-M. Tassis-Botton : A. Biély, *La Colombe d'argent*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1990, p. 238. Dans la traduction française, le terme *bogdykhan* est remplacé par celui d'*empereur de Chine*. Nous avons rétabli le terme original (*N.d.T.*).

70. S. A. Askoldov, *Tvorčestvo Andreja Belogo* [L'Œuvre d'Andreï Bely], *Literaturnaja mysl'*, t. 1, P., 1922, p. 89-90.

par... les Papous, c'est-à-dire, encore par une force obscure, non civilisée et agressive. Chichnarfné est un démon ou un loup-garou très proche du Perse ou du Grec du *Portrait* de Gogol ou encore du diable qui apparaît à Ivan Karamazov. Biély lui-même a mentionné ce lien⁷¹. Il est intéressant de noter que le thème japonais apparaît dans les propos du loup-garou « Jeune-Perse ». Voilà ce qu'il dit :

Nos espaces sont différents des vôtres. Tout y est inversé. Et le simple citoyen Ivanov devient chez nous *un Japonais* [c'est moi qui souligne, *V. M.*] car son nom, lu à l'envers, est Vo-Na-Vi (*trad. fr.*, p. 232).

Ce nom, qui n'a rien de japonais, est impossible dans cette langue. Ce qui est important, c'est plutôt le principe de l'anagramme qui, chez Biély, est lié de façon récurrente au diable : c'est par ce procédé que le Russe se transforme en Nippon, c'est-à-dire en son contraire. C'est aussi la menace intérieure du « péril jaune » qui pénètre en Russie à travers la ville de Saint-Pétersbourg, « illégitime » et « erronée ».

L'une des scènes « japonaises » les plus évidentes du roman suit immédiatement le fragment mentionné plus haut « O, Russie, tu es comme ce cheval cabré... », ce qui, bien sûr, n'est pas un hasard. Doudkine, qui rentre chez lui un soir, traverse la place du Sénat (où se dresse, rappelons-le, la statue en bronze de Pierre, l'une des images négatives-clés du roman).

Alors retentit un mugissement assourdissant, inhumain : perçant la nuit de ses phares, crachant de l'essence, une automobile déboucha de l'arche, en direction du fleuve. Alexandre Ivanovitch vit des gueules mongoles jaunes jaillir çà et là sur la place... – Seigneur ! Qu'est-ce que cela ? – L'automobile : *de dignes hôtes japonais* [c'est moi qui souligne, *V. M.*]⁷².

Bien évidemment, à l'automne 1905 (où se déroule l'action du roman), il n'y avait pas et ne pouvait y avoir de « dignes hôtes japonais » à Saint-Pétersbourg. Les « gueules mongoles » abstraites se sont chargées du contenu concret qui était le plus actuel au moment de l'action et à l'époque de la composition du roman. Il est intéressant de noter que dans la rédaction berlinoise Biély a laissé les « gueules mongoles », mais a supprimé les « hôtes japonais », abrégeant la scène⁷³. En remaniant le roman, il l'a débarrassé de

71. A. Belyj, *Masterstvo Gogolja* [L'Art de Gogol], M., 1934, p. 304.

72. Traduction complétée par nos soins (*N.d.T.*).

73. A. Belyj, *Peterburg* [Pétersbourg], M., 1979, p. 91.

beaucoup de détails qui avaient perdu leur actualité, mais, de la sorte, beaucoup de choses sont restées « flottantes », le roman s'est privé non seulement de signes, mais aussi de l'atmosphère de l'époque, ce qui a considérablement affecté sa cohérence artistique.

Il est intéressant et instructif d'observer l'évolution des images « japonaises » dans les différentes rédactions de *Pétersbourg*. R. V. Ivanov-Razoumnik, un ami de longue date de Biély et partisan des mêmes idées que lui, a été le premier à établir le lien entre la vision par Biély de l'Orient de Xerxès (du Japon en particulier) et Soloviev. Il cite dans un article un fragment d'une des premières rédactions du roman, refusée par Struve :

De tout temps, les astrologues ont nommé cette tache trouble dans le ciel la Queue du Dragon. Le Dragon lui-même, en accomplissant son cercle céleste, s'approchait de notre pauvre planète, et la tribu des dragons rassemblait ses forces. La paix avec le Japon venait à peine d'être conclue que déjà les guerriers aux visages jaunes s'élançaient sur les pas de l'armée qui refluit. Mais, dans les sphères invisibles, la guerre se poursuivait ; des foules de Japonais tués, tombés dans l'humidité de septembre, s'étaient condensés et solidifiés avec le gel d'octobre ; à présent, ces ombres congelées erraient sur les perspectives et les îles. C'était à ce moment-là. Cela avait commencé aux alentours de Saint-Pétersbourg...⁷⁴

Dans la rédaction publiée en revue (un manuscrit dactylographié corrigé qui ensuite est devenue la base de l'édition « Sirine »), le fragment cité ouvrait la section « Stéphane » (« Stepka », à la fin du deuxième chapitre) qui, dans les deux rédactions, suit à son tour la scène avec les « dignes hôtes japonais ». En remaniant la première version, Biély a cessé de mentionner les Japonais, – dans la version définitive, elle commence par « Après Kolpino, la route serpente... » (*trad. fr.*, p. 82). Le paragraphe exclu de la variante définitive éclaire sous bien des aspects le projet du roman. Premièrement, on y retrouve le Dragon, mais cette fois dans un contexte japonais tout à fait concret. Deuxièmement, il devient clair que toutes ces fameuses « ombres » qui peuplent la ville constituent un motif permanent, récurrent dans le roman (voir le titre du chapitre « Ombres » (« Teni ») ; en outre, selon l'un des projets initiaux, le roman devait s'intituler *Les Ombres mauvaises, Zlye teni*). Le sens des « bonnets manchous », dans lesquels les commentateurs ne voient généralement que « les soldats de l'armée russe, revenus de Mouk-

74. Cité d'après R. V. Ivanov-Razoumnik, *Veršiny. Aleksandr Blok. Andrej Behj* [Les Sommets. Aleksandr Blok. Andreï Bély], P., 1923, p. 145-146.

den et de Port-Arthur⁷⁵ », s'éclaire également : il s'agit aussi des « troupes de Japonais morts ». Il est évident que le loup-garou Chichnarfné est l'un d'entre eux, ainsi que, peut-être, le provocateur Lippantchenko, le compagnon et « mauvais génie » de Doudkine, dont l'auteur et ses héros soulignent avec insistance les « traits mongols ». Voici un dialogue de ce personnage avec Doudkine qui nous semble caractéristique et rappelle les paroles de Todrabegraaben dans *La Colombe d'argent* :

- Excusez-moi. Lippantchenko, vous n'êtes pas Mongol ?
- Pourquoi cette question bizarre ?
- Comme ça, une impression...]
- Tous les Russes ont du sang mongol... (*trad. fr.*, p. 41)⁷⁶

Lippantchenko ne nie pas son caractère « mongol », c'est-à-dire son appartenance à l'orient de Xerxès. Et, chez Biély, là où sont les Mongols sont également les Japonais.

Le Japon et le « péril jaune » sont liés directement aux deux thèmes principaux du roman, indissociables l'un de l'autre, le thème de la révolution et « le thème de la provocation démoniaque venue d'Orient »⁷⁷. Apollon Abléoukhov, un des dignitaires les plus importants de l'Empire, est « condamné à mort » par les révolutionnaires, et celui qui est chargé de le tuer est nul autre que son propre fils Nikolai, qui s'est lié avec des terroristes à la suite d'une légèreté coupable. Doudkine prépare l'attentat et doit transmettre la bombe à Nikolai. Lippantchenko « couvre » le projet pour permettre à la police de se débarrasser des révolutionnaires. Tous ces héros sont entourés d'un réseau de provocateurs et agissent suivant ses lois. En même temps, tous sont liés à l'Orient.

L'Orient a pénétré le cœur même de la Russie, s'est allié en même temps à la réaction politique et aux terroristes. Selon Biély, le réseau unique de provocateurs qui s'est créé menace la Russie d'une dégénérescence intérieure totale. Tous les personnages du roman sont attirés en permanence dans cette atmosphère de visions, de spectres et de détails orientaux... Tous ces personnages sont liés par une sorte de lien étrange⁷⁸.

75. L. K. Dolgoplov, *Andrej Belyj i ego roman...*, *op. cit.*, p. 273.

76. Le passage entre crochets ne figure pas dans la traduction française (*N.d.T.*).

77. *Ibid.*, p. 249.

78. *Ibid.*, p. 273.

Il reste à ajouter que ce lien est dans une très large mesure déterminé par l'image et le thème du Japon.

Dans le roman, une des lignes du sujet possède une importance particulière : c'est celle de Sofia Pétrovna Likhoutina, qui s'efforce de suivre la mode et d'être « comme tout le monde ». Comme l'a très justement remarqué L. K. Dolgopoloj, « dans le roman, la signification générale de la famille Likhoutine et de sa maison est de reproduire de façon caricaturale et rabaissée tout ce qui se déroule dans le pays⁷⁹ ».

Sofia Pétrovna Likhoutina avait accroché aux murs des petits paysages japonais qui, tous sans exception, représentaient le Fuji-Yama. Aucune perspective, dans ces petits paysages et, dans ces pièces encombrées de divans, de fauteuils, de sofas, d'éventails, de chrysanthèmes japonais, pas de perspective non plus. La seule perspective était donnée par l'alcôve tendue de satin et par la portière de roseau que soulevait un souffle qui chuchotait doucement et d'où sortait en papillonnant Sofia Pétrovna. Et ce Fuji-Yama était le fond sur lequel se détachait sa merveilleuse chevelure. Il faut bien le dire : quand, le matin, en kimono rose, Sofia Pétrovna Likhoutina volait de la porte à l'alcôve, elle avait tout d'une vraie Japonaise. [Mais] aucune perspective (*trad. fr.*, p. 53-54).

Notons que, dans la rédaction « berlinoise » abrégée, la description du style japonais de l'appartement des Likhoutine est restée intacte⁸⁰, ce qui confirme l'importance de ce détail pour l'auteur comme signe des temps et comme « marqueur » d'une couleur émotionnelle particulière.

Pétersonbourg fourmille d'allusions à l'époque qui lui confèrent un caractère de vérité incontestable, en dépit de la profusion de collisions fantastiques et de personnages et scènes purement symboliques. Le peintre Kouzma Pétrov-Vodkine se souvient : « Dans les capitales on vit apparaître des parfums japonais, des kimonos et un certain laisser-aller⁸¹ ». Deux membres du groupe du Monde de l'Art, Igor Grabar et Mistislav Doboujinski, avaient lancé en Russie la mode « japonaise » qui se répandit bientôt dans les cercles périelittéraires et péri-artistiques en se vulgarisant et se dégradant. L'image largement popularisée du « pays des chrysanthèmes » devint pour les plus raffinés des artistes un symbole de plus de la

79. *Ibid.*, p. 273-274.

80. A. Belyj, *Peterburg* [Pétersonbourg], M., 1979, p. 64.

81. K. S. Petrov-Vodkin, *Xlynovsk. Prostranstvo Èvklida. Samarkandija* [Khlynovsk. L'Espace euclidien. Samarcande], L., 1970, p. 439.

« médiocrité humaine éternelle ». On peut en avoir une confirmation dans le compte-rendu de lecture par Biély du recueil de récits *Sanctus Amor* (1908) de Nina Péetrovskaja, écrivain affiliée au cercle symboliste ; ce compte-rendu est construit sur le principe de la « poupée japonaise » qui se colore ici d'une teinte émotionnelle vraiment négative.

“– De telles choses arrivent-elles vraiment ? C'est un beau dessin japonais, pas une nuit de printemps en ville”, s'exclame l'héroïne d'un des récits de *Sanctus Amor*. “De telles choses arrivent-elles vraiment ? s'exclame-t-on en lisant le livre de Nina Petrovskaja. C'est un dessin japonais, ce n'est pas l'amour véritable”... Les héros et héroïnes du roman déambulent comme des mannequins ivres d'amour. Mais même leur amour est un amour de mannequins⁸².

Nina Péetrovskaja n'est pas, bien sûr, Sofia Likhoutina, mais en revanche ses héros ressemblent à cette dernière. En son for intérieur, Nikolai Abloukhov traite Sofia Péetrovna de « poupée japonaise », tandis que Biély termine son compte-rendu par cette phrase impitoyable :

Cela explique que, dans son œuvre, le paysage japonais se transforme souvent en gravure de mode pour revue féminine⁸³.

Les commentateurs de *Pétersbourg* dans l'édition « Monuments littéraires » ont bel et bien confronté les deux textes (sans aller toutefois jusqu'à généraliser), mais dans la dernière édition des articles de Biély, le « sous-texte » japonais du compte-rendu passe inaperçu, que ce soit en relation avec *Pétersbourg* ou plus généralement. Encore une fois, répétons qu'une telle « perte » de contexte et des liens intertextuels (qui sont d'une importance exceptionnelle chez Biély) prive le lecteur de la possibilité de comprendre le texte de façon adéquate.

Dans *Pétersbourg*, le thème de la révolution, de la provocation et celui du Japon se mêlent également à travers la participation aux événements des services d'espionnage japonais, qui fournissent les terroristes socialistes-révolutionnaires en argent et en armes. Parmi

82. A. Belyj, *Kritika. Estetika. Teorija simbolizma* [Écrits critiques. Esthétique. Théorie du symbolisme], t. 2, p. 315.

83. *Ibid.*, p. 317. On peut supposer que le ton généralement négatif de cette recension s'explique aussi par des motifs personnels à Biély (son histoire d'amour dramatique avec Petrovskaja qui venait de s'achever par une rupture).

eux se trouve E. F. Azef, l'un des prototypes du « Mongol » Lipantchenko. Le thème des « subventions japonaises » à la révolution russe était l'un des plus populaires dans la presse de droite de cette époque, et Biély, bien sûr, ne pouvait ignorer un signe des temps aussi évident. Dans la scène du bal chez les Tsoukatov, à la fois très satirique et vraisemblable, lors d'une discussion avec un « professeur libéral », le « rédacteur d'un journal conservateur » pose à une des dames en présence cette question :

Est-ce que vous saisissez bien, madame, le lien entre la guerre contre le Japon, les Juifs, l'invasion mongole qui nous menace et la sédition ? Les coups bas des Juifs et l'entrée en scène des Boxers en Chine sont étroitement liés (*trad. fr.*, p. 123).

Mais si le personnage du « rédacteur » visait la droite, qui brandissait l'épouvantail des « Japonais et des Juifs », P. B. Struve se reconnut dans le « professeur libéral » et cela devint l'une des raisons principales de son refus de publier *Pétersbourg* dans *La Pensée russe*. En ce qui concerne l'opinion courante de l'implication des Japonais dans tous les malheurs de la Russie, elle s'exprime aussi par le personnage de Stéphane (le seul personnage transféré directement de *La Colombe d'argent* dans *Pétersbourg* : un indice révélant le projet de trilogie qui ne fut jamais achevé) :

Le tabac et la vodka, voilà d'où vient le mal. Et je le connais, celui qui nous fait boire ! C'est le Japonais ! (*trad. fr.*, p. 84)

En abordant le thème du Japon dans *Pétersbourg*, Ivanov-Razoumnik fait cette remarque :

L'auteur aurait sans doute été en droit de répéter, en lui conférant un sens nouveau, la question du rédacteur réactionnaire : est-ce que vous saisissez bien le lien entre la guerre contre le Japon, l'invasion mongole qui nous menace et la révolution de 1905, et donc de toute révolution russe ?⁸⁴

Biély n'acceptera pas un Empire, fondé sur Saint-Pétersbourg, une ville « illégitime », « non russe » et hostile au Christ, et qui réalise à mesure égale les rêves du Cavalier de bronze et ceux de l'« antique ordre mongol ». Mais il n'acceptera pas semblablement une révolution fondée sur la terreur et la collaboration avec les « Mongols » et mêlée de provocation. *Pétersbourg* est une concentration d'« idéaux négatifs » (l'expression est de Vladimir Soloviev) : le « rédacteur conservateur » et le « professeur libéral » ; Likhoutina,

84. R. V. Ivanov-Razoumnik, *Versšiny...*, *op. cit.*, p. 146.

contaminée par la mode japonaise, qui accepte avec bienveillance la cour que lui fait Lippantchenko ; ce sont encore les personnages caricaturaux de l'enquêteur Morkovine, du concierge Matveï Morjov et de la « concubine » de Lippantchenko, Zoïa Zakharovna Fleisch, tous liés à la provocation. Tous ces personnages, absorbés par la révolution et la provocation, et donc du côté du « péril jaune », ne sont ni pardonnés, ni justifiés. Seuls deux personnages du roman connaissent la catharsis et bénéficient de quelque « espérance » : le vieux sénateur qui évite heureusement la mort et son fils, le meurtrier raté.

C'est ainsi que Biély, l'écrivain et l'artiste, comprenait le rôle du Japon et du « péril jaune » dans le destin de la Russie, destin qu'il traite sur un mode mythologique. En remaniant le roman (entre les deux rédactions « Sirine » et « berlinoise », il y eut encore d'autres versions intermédiaires), il s'efforça d'exprimer ses nouvelles idées ; d'après Ivanov-Razoumnik, ces dernières subirent des changements substantiels entre la première édition de *Pétersbourg* et la deuxième⁸⁵. Le rapport de Biély à la révolution se modifia radicalement : alors qu'auparavant elle était assimilée à un « mongolisme » résolument négatif, en 1917-1918 elle était assimilée au « scythisme », phénomène indiscutablement positif, dont l'idéologue principal était justement Ivanov-Razoumnik. La condamnation de la révolution s'efface (pas complètement néanmoins) de la nouvelle version de *Pétersbourg*, et, point essentiel, « nous ne sommes plus opprimés par ce rêve de pierre cauchemardesque du mongolisme »⁸⁶. Et si « nous ne sommes plus opprimés », c'est parce que de la rédaction « berlinoise » ont disparu presque tous les motifs et scènes liés au Japon comme expression la plus évidente et la plus agressive du « péril jaune ». Mais le « Scythe » Ivanov-Razoumnik, doté d'un goût artistique rare, et pas seulement d'un esprit d'analyse pénétrant, fit de ce remaniement radical, avant tout idéologique, le bilan suivant :

Le *Pétersbourg* d'Andreï Biély qui m'est cher est, non pas le nouveau, mais l'ancien, lourd, massif, ce rêve cyclonique et cauchemardesque du « mongolisme », et non pas sa manifestation allégée, délestée, accélérée, et peut-être justement aussi parce que la révolution pour moi est non pas le « mongolisme », mais le « scythisme ». Le nouveau *Pétersbourg* m'est indifférent, je relirai toujours le vieux, qui m'est profondément étranger (comme d'ailleurs à son auteur à

85. *Ibid.*, p. 151.

86. *Ibid.*, p. 154.

présent) par son idée essentielle, mais fort et puissant dans son expression, dans sa manifestation... Je veux me sentir oppressé par un rêve de pierre, entendre railler la révolution, la sentir haïe comme manifestation de l'esprit du « mongolisme » ; et je le veux d'autant plus que tout cela m'est hostile⁸⁷.

Des échos de l'image du Japon telle qu'elle s'est constituée dans les articles des années 1900 et dans le roman *Pétersbourg* habitent des œuvres plus tardives de Biély, bien qu'ils n'y jouent plus un rôle important. En rééditant en 1929 dans une version remaniée le recueil de poèmes *La Cendre* (*Pepel*, 1909), Biély y publie pour la première fois « Voilà pour toi, Japonais ! » («Japonec, voz'mi!») daté de deux années différentes, 1906 et 1926, dates qui désignent de son propre aveu la composition de la première esquisse et « l'année de la retouche » de la variante finale. Du point de vue artistique, le poème n'est pas particulièrement remarquable, mais il nous intéresse car il fait du « maréchal Ōyama » le symbole-clé de l'apocalypse cauchemardesque qui réduira à néant le régime tsariste pourri, incapable de s'opposer aux « nouveaux Mongols », et l'enverra dans la « fosse aux ordures »⁸⁸. Dans le roman *Moscou sous le choc* (*Moskva pod udarom*, 1926), une partie de la trilogie *Moscou*, on trouve le personnage épisodique du célèbre mathématicien Issi-Nissi, Japonais caricatural au « visage couleur poignée de com-mode » : il n'a rien de spécifiquement démoniaque, mais il participe à la « diablerie » infernale qui entoure le malheureux professeur Korobkine⁸⁹. On peut voir dans le projet de *Moscou* une tentative idéologique et artistique de remanier, de « rejouer » *Pétersbourg* à la lumière des nouvelles idées de l'auteur et des conditions historico-politiques nouvelles, c'est pourquoi les échos entre les deux romans sont indubitables. Sur le plan artistique, le roman *Moscou* cède à *Pétersbourg* ; en outre, il se rapporte à une autre époque, postsymboliste, c'est pourquoi il convient de l'envisager par rapport à un autre contexte historico-littéraire.

En conclusion, je mentionnerai l'unique recours de Biély aux formes de la poésie japonaise traditionnelle – un cycle de cinq *tanka* « libres » (seul le nombre de vers est respecté), composé en 1916-

87. *Ibid.*, p. 157.

88. A. Belyj, *Stixotvorenija i poëmy* [Poèmes et récits en vers], M., 1994. Ne figure pas dans l'édition de la « Bibliothèque du poète ».

89. A. Belyj, *Moskva pod udarom* [Moscou sous le choc], M., 1927, p. 25-36.

1918 et inclus dans le recueil *L'Étoile* (*Zvezda*, 1922)⁹⁰. On ignore les raisons précises qui ont conduit Biély à se tourner vers ce genre, mais on peut y voir l'influence de son ami de longue date G. A. Ratchinski, auteur d'une compilation intitulée *La Poésie japonaise*⁹¹ qui incluait également des traductions (faites, il est vrai, non pas d'après l'original japonais mais d'après des versions dans des langues européennes).

Konstantin Balmont, un poète au Pays du Soleil Levant

L'image du Japon dans la littérature du symbolisme russe présente deux facettes : il y a le « péril jaune » et le « pays des événements » (le Japon « carte postale »), et c'est le premier qui a prédominé à la suite de la Guerre russo-japonaise. Cependant, il ne faut pas oublier la seconde image du Japon, présente déjà chez Soloviev : en janvier 1892, s'adressant à S. M. Martynovaïa, sa nouvelle passion, il l'appelle « rêve charmant d'un Japonais heureux »⁹², allusion aux *ukiyo-e*, dont la mode était depuis longtemps parvenue à l'Europe où Soloviev a souvent et longuement séjourné. C'est chez Konstantin Balmont, l'un des chefs de la première génération symboliste, voyageur infatigable, polyglotte et amateur d'exotisme, que cette image a connu son développement maximal. Balmont est le seul des poètes russes du début du siècle à s'être rendu personnellement au Japon et à avoir eu des contacts avec les représentants de ses milieux littéraires et artistiques. On peut dire que le Japon est devenu pour lui un paradis rêvé, pas seulement « perdu », mais aussi retrouvé.

Le voyage de Balmont au Japon en avril-mai 1916 eut lieu alors qu'il était déjà au sommet de sa gloire, mais il lui fournit un réservoir d'images envoûtantes pour de longues années⁹³. Ayant voyagé

90. A. Belyj, *Stixotvorenija i poëmy* [Poèmes et récits en vers], M., 1994, p. 374-375. Dans la préface de son recueil de poèmes non publié *L'appel du temps* (*Zovy vremeni*, 1931), Biély analyse l'un de ses *tanka*, « Le Papillon de nuit » («*Motylëk*»).

91. G. A. Račinskij, *Japonskaja poëzija* [La Poésie japonaise], M., 1914. Le livre fut publié par la maison d'édition symboliste *Le Musagète*, dont Biély était proche.

92. V. S. Solov'ev, *Stixotvorenija i šutočnye p'esy* [Poèmes et farces], p. 266. Ne figure pas dans la version publiée ; variante manuscrite de la lettre à S. M. Martynovaïa.

93. Sur le voyage de Balmont au Japon, voir plus précisément K. M. Azadovskij & E. M. D'jakonova, *Bal'mont i Japonija* [Balmont et le Japon], M., 1990.

probablement plus que tous les autres poètes russes, ayant accompli un tour du monde, Balmont semblait ne plus pouvoir s'étonner de rien, après le « pays d'Osiris » et les contrées aux « fleurs de serpents » du Mexique, de l'Inde et de Java. Il envisageait déjà une visite au Japon à la fin des années 1890 (à partir du milieu des années 1890, il vécut longuement à l'étranger), mais l'opportunité réelle d'accomplir ce voyage ne se présenta qu'au printemps 1916, en liaison avec une tournée en Extrême-Orient. Balmont approchait de la cinquantaine, il avait connu l'apogée de la gloire et de la popularité, mais aussi le début de leur déclin (les lettres de Sibérie sont pleines de récriminations contre l'accueil du public, pas aussi enthousiaste que le poète l'escomptait). En même temps, il demeurait l'une des idoles des lecteurs et n'était point rassasié de nouvelles impressions. Le voyage au Japon constitua pour lui une impulsion créatrice puissante.

J'ai vu beaucoup de lieux bénis de la terre, privilégiés par le destin. Souvent, lors de mes pérégrinations, j'ai été heureux dans les îles lointaines et pittoresques d'Océanie, ou dans les montagnes accueillantes des pays ensoleillés. Mais nulle part ailleurs je n'ai éprouvé ce que j'ai éprouvé au Japon. Plusieurs semaines de bonheur absolu, dans un cadre d'une beauté féerique, et pas le moindre instant de déplaisir, pas la moindre ombre au tableau. Le Japon, pays du Soleil levant, peut être ainsi. L'arbre du Soleil croît sur des racines d'or pur⁹⁴.

L'essai *Les Pétales de feu* (*Ognennye lepestki*, 1924), d'où est tirée cette citation, fut rédigé peu de temps après le tremblement de terre du Kanto (1923), dont la nouvelle bouleversa profondément le poète. Il retourne en mémoire « en ces lieux où [il] avait connu le bonheur » (pour paraphraser l'expression de l'écrivain Mikhaïl Ossorguine), dans le paradis d'où il avait été arraché par des tempêtes grandes et petites, historiques ou personnelles.

Le printemps 1916, dernier printemps avant la révolution, est une période où le poète (autrefois lié aux cercles révolutionnaires et connu pour son esprit révolté) a soif de renouveau, mais, bien sûr, ne peut prévoir où « nous conduit la fatalité des événements ». Balmont se rendit au Japon, préparé à accueillir ce dernier dans le contexte du « mythe japonais », et il ne fut pas déçu en voyant précisément ce qu'il attendait. « En l'espace de quelques heures, je suis

94. K. D. Bal'mont, *Gde moj dom? Stixotvorenija, xudožestvennaja proza, stat'i, očerki, pis'ma* [Où est ma maison ? Poésies, proses, articles, essais, lettres], M., 1992, p. 250.

tombe amoureux du Japon pour la vie⁹⁵ », écrit-il à son épouse le jour même de son arrivée. « Le Japon tout entier est un *chef d'œuvre*, il est l'incarnation de l'élégance, du rythme, de l'intelligence, de l'application pieuse, des égards raffinés » ; « mon amour pour le Japon ne s'éteint pas, il ne fait que croître » ; « le Japon est un rêve radieux » : de telles phrases parsèment les lettres du poète. Dans l'une d'entre elles, il essaie même d'analyser ses sentiments passés et présents vis-à-vis de ce pays :

J'ai de tout temps éprouvé un préjugé à l'encontre des Japonais. Il était totalement erroné... Les Japonais sont justement l'un des rares peuples de la terre pour lesquels je ressens une vive attirance. Ils incarnent l'application, l'amour de la terre, un amour pieux pour leur travail et leur pays, la politesse élégante, un raffinement et une authenticité irréprochables, qu'ils n'ont pas perdus même en acquérant la civilisation dans le meilleur sens du terme.

La dernière remarque est particulièrement significative dans le contexte de notre étude : le poète voit le « paradis perdu » à la place du « péril jaune », sans l'avoir véritablement prévu. Notons pour être juste que les réactions chaleureuses des cercles littéraires (il ne se doutait même pas qu'il était connu au Japon) et l'abondance d'articles bienveillants et même enthousiastes parus dans la presse ont très certainement produit une impression favorable sur Balmont, qui était très sensible à la réaction des lecteurs et des critiques.

À son retour en Russie et un peu plus tard, en émigration, Balmont a consacré au Japon quelques poèmes et essais, pour la plupart disséminés dans différentes revues et qui, malheureusement, n'ont toujours pas été rassemblés ; ils pourraient constituer un livre bref, mais élégant et digne d'intérêt. Au Japon, cependant, ce livre a déjà été publié sous le titre *Chants sur le Japon* (variante russe de *Couronne pour la belle île, Venok krasivomu ostrovu*)⁹⁶. Les essais de Balmont sont rédigés dans la manière impressionniste qu'il affecte, ils sont fragmentaires et abstraits, centrés sur les « rêveries » du poète, mais se signalent par un ton extrêmement enthousiaste. Ils illustrent ce principe de création de mythes si typique du poète,

95. Toutes les lettres de Balmont sont citées d'après K. M. Azadovskij & E. M. D'jakonova, *Bal'mont i Japonija*, *op. cit.*, p. 74-80.

96. *Roshia sbisyū. Nibon-o utaeru* [Recueil de poésie russe. *Chants sur le Japon*], poèmes traduits et rassemblés par Ose Keishi, Tokyo, 1923. Je suis reconnaissant à E. M. Diakonova de m'avoir montré un exemplaire de cette édition rare.

même si, dans le cas échéant, les mythes arrivent un peu tard pour le lecteur russe : Balmont ne lui a rien révélé de nouveau. Balmont comprend et chante le Japon en suivant les lois de son propre mythe, comme il l'a fait pour tous les autres pays et cultures « exotiques ». Ce sont ces lois qui régissent à la fois ses poèmes sur le Japon et ses transpositions de poètes japonais.

« Tombe amoureux du Japon, poète », telle est l'injonction de Balmont. L'amoureux ne considère pas les choses du point de vue du « bon sens », et le poète encore moins. L'amour de Balmont pour le Japon transparait à travers ses traductions (ou plus exactement ses « transpositions ») de poètes japonais qui occupent une partie spéciale de la deuxième édition du recueil *Les Appels de l'Antiquité* (*Zovy drevnosti*, 1923). Balmont ne connaissait pas le japonais (il l'avait cependant étudié en 1916-1918 et, avec ses capacités hors pair, il aurait pu le maîtriser relativement bien) et utilisait des traductions mot à mot en langues européennes, composées à son intention par ses amis japonais. Les transpositions⁹⁷ de Balmont se signalent par une bonne connaissance du matériau de départ, mais aussi par une certaine dose d'arbitraire et de subjectivité, comme l'ensemble de ses traductions. Konstantin Azadovski et Elena Diakonova en ont conclu que :

les traductions par Briousov des poètes japonais comptent très certainement au nombre de ses réussites artistiques. Par son esprit et son inspiration, la poésie japonaise traditionnelle était proche de la lyre balmontienne, avec ses couleurs impressionnistes invariables⁹⁸.

La meilleure confirmation en est la haute estime dont bénéficient ces traductions au Japon même. Briousov et Balmont furent les premiers grands poètes russes à traduire ou transposer sérieusement, en étudiant le matériau de départ, la poésie classique nipponne. Pour tous les deux, ce furent des essais un peu isolés, réalisés en l'absence de tradition de traduction de la poésie japonaise en Russie. Ces traductions ont généré des stylisations des *tanka* et *haïku* (thème qui requiert une étude spécifique), mais n'ont pas engendré de tradition dans le domaine de la traduction de la poésie

97. Notons que, contrairement à Briousov ou Biély, Balmont n'a pas composé de *tanka* ou *haïku* originaux ; il précise que ses essais ne sont pas des stylisations, mais des traductions d'œuvres composées par des poètes existants.

98. K. M. Azadovskij & E. M. D'jakonova, *Bal'mont i Japonija*, op. cit., p. 86.

japonaise. Les traducteurs de la génération suivante ont dû presque tout réinventer *ex nihilo*.

Pour conclure

Dans la littérature du symbolisme russe, l'image du Japon est présente principalement à travers le thème du « péril jaune », qui s'est incarné dans l'œuvre de Vladimir Soloviev, Valéri Brioussov et Andreï Biély, figures-clés de cette époque frontière entre deux ères historiques et culturelles. Elle a commencé à se constituer après la Guerre sino-japonaise des années 1894-1895, et s'est cristallisée de façon définitive après les premières victoires du Japon sur la Russie. On note un processus analogue en Europe : pour l'Européen « moyen », ce fut une nouvelle découverte du Japon, et pas des plus agréables. En 1906, le journaliste français André Cheradame reconnaissait : « Pour dire la vérité, avant la guerre [russo-japonaise – V. M.], si l'on excepte un nombre limité de spécialistes et de savants, tout ce que les Français savaient du Japon, c'est qu'il était le pays des chrysanthèmes⁹⁹ », c'est-à-dire que c'était l'image « carte postale » du Japon, pays des éventails, des geishas et des maisons de thé qui dominait. En Russie, cette image a également existé et s'est manifestée dans un « japonisme russe » particulier qui concerne, il est vrai, non pas tant la littérature que les arts décoratifs et appliqués¹⁰⁰.

Les hommes politiques européens et russes « actifs » de cette époque s'intéressaient peu au Japon, ne se démarquant en cela guère de la majorité de leurs compatriotes. Ceci explique qu'ils aient sous-estimé le Japon comme puissance mondiale potentielle, comme cela explique leur désarroi devant ses ambitions impérialistes. Le Japon avait longtemps été perçu comme un pays exotique, presque comme un joli bibelot, ne pouvant prétendre à une dimension mondiale. Les philosophes, poètes et artistes, en le considérant de façon plus attentive que les diplomates et les politiciens, furent les premiers à apprendre à le respecter et le comprendre, à apprécier le potentiel du Japon non seulement dans la sphère culturelle et artistique, mais aussi dans la politique mondiale. Les plus clairvoyants purent prédire les événements du futur, mais les hommes d'État n'ont pas prêté oreille à leurs pronostics. Notons que, ni en

99. André Cheradame, *Le Monde et la Guerre russo-japonaise*, Paris, 1906, p. 4-5.

100. Voir N. S. Nikolaeva, *Japonija-Evropa. Dialog v iskusstve* [Japon-Europe. Dialogue dans les arts], M., 1996, III^e partie, ch. 12.

Europe, ni aux États-Unis, l'image du Japon comme « péril jaune » n'a connu une représentation véritablement artistique, se limitant à la « presse de boulevard » et aux best-sellers d'anticipation visant un lecteur peu exigeant. En Russie, en revanche, cette image a ému et inspiré tous les acteurs culturels qui ont participé aux recherches et aux réalisations de l'Âge d'argent.

Université Takushoku (Tokyo)
Institut des Études orientales de l'Académie des sciences
de Russie (Moscou)

Traduction du russe par Pascale Melani